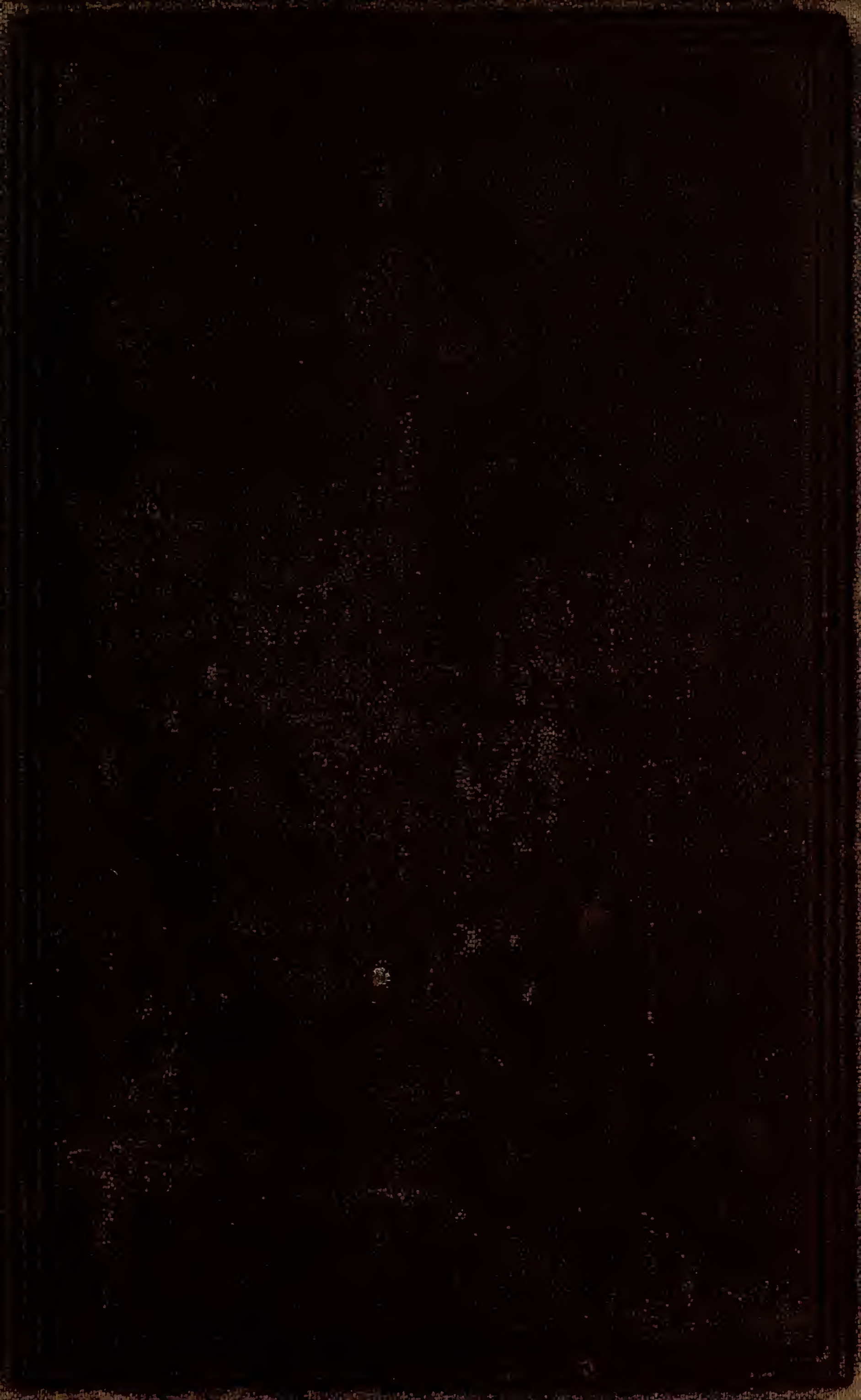




OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

INTRODUCTION TO THE TEACHING OF LIVING LANGUAGES WITHOUT GRAMMAR OR DICTIONARY. 50 cents.

CAUSERIES AVEC MES ÉLÈVES. $2.00. ÉDITION ILLUSTRÉE. $2.50.

PETITES CAUSERIES. $1.50. ÉDITION ILLUSTRÉE. $2.00.

CAUSERIES AVEC LES ENFANTS. $1.50. ÉDITION ILLUSTRÉE. $2.00.

ENTRETIENS SUR LA GRAMMAIRE. (*En préparation.*)

En vente à la librairie Schœnhof et Mœller:

DER LEITFADEN. A Guide for Instruction in German without Grammar or Dictionary. By TH. HENESS, A.M., Principal of the German department of the School of Modern Languages. $1.50.

CAUSERIES

AVEC LES ENFANTS.

PAR

LAMBERT SAUVEUR,

DOCTEUR ÈS LETTRES ET EN DROIT,

Principal de la Section française de l'École des langues vivantes de Boston.

Fit fabricando faber.

BOSTON:

LIBRAIRIE SCHŒNHOF ET MŒLLER.

NEW YORK: LIBRAIRIE F. W. CHRISTERN.

1875.

Cambridge:
Imprimerie de Jean Wilson et Fils.

AUX

MÈRES ET AUX ENFANTS

CE LIVRE EST DÉDIÉ.

PRÉFACE.

J'ai écrit dans la préface des *Petites Causeries :* "Le volume intitulé *Causeries avec mes élèves* était destiné à mes élèves. J'y causais uniquement avec cette petite société, charmante et d'élite, curieuse de tout savoir dans le monde des idées, des choses et de la littérature. Cependant plus de quinze cents exemplaires de l'ouvrage ont été livrés à la circulation depuis huit mois qu'il a paru. Je savais bien que les personnes qui aiment à trouver dans un livre des idées, de la littérature et un peu de philosophie, sont nombreuses à Boston. Les *Causeries avec mes élèves* resteront destinées à ce public et à la classe supérieure des *High Schools*.

"Les *Petites Causeries* m'ont été demandées de tous côtés. Il fallait ce livre, plus simple, moins littéraire, pour les élèves qui ont de dix

à quinze ans, et aussi pour ceux qui étudient la langue sans avoir ces loisirs qui permettent de cultiver les belles lettres.

"Je les destine tout particulièrement aux premières classes des Écoles supérieures et aux établissements qui font de l'enseignement du français une portion importante de leurs études.

"J'ai écrit un troisième volume sous le titre de *Causeries avec les enfants*. Il sera illustré. J'espère pouvoir le publier dans quelques semaines. Ce sera le livre des mères, et des écoles qui enseignent la langue française aux petits enfants.

"Enfin je prépare en ce moment avec mes élèves une grammaire que je publierai aussitôt que possible. Dans ma brochure, p. 34, j'explique comment j'entends l'enseignement de la grammaire. Il doit être profond, très-sérieux, et ne peut être commencé avant l'heure où les élèves comprennent la langue. Ce livre sera en conséquence écrit en français. Il aura pour titre: *Entretiens sur la grammaire*."

Voici les *Causeries avec les enfants*. Je regrette qu'elles ne soient pas illustrées. La per-

sonne qui a bien voulu se charger des illustrations n'aura terminé son travail que dans deux ou trois mois.

Les *Entretiens sur la grammaire* sont écrits en grande partie, et paraîtront au mois de septembre.

Je recommande tout spécialement à l'attention des professeurs les *Causeries avec les enfants* Elles présentent une application rigoureuse de la méthode d'enseignement décrite dans ma brochure, *Introduction to the Teaching of Living Languages.* Je n'ai pas perdu de vue un instant que je destinais le livre aux enfants, et aussi aux mères qui voudront enseigner elles-mêmes la langue française à leurs fils et à leurs filles.

La conversation dans les *Causeries avec les enfants* est très-facile et soigneusement graduée. Le principe capital de la méthode est qu'il faut aller sans cesse du connu à l'inconnu, faisant comprendre les mots nouveaux par ceux que l'élève a déjà acquis, et sans jamais demander aucun secours à la langue anglaise. Ce principe a été appliqué dans le présent ouvrage avec

l'attention la plus grande. Aussi, je le considère comme éminemment propre à introduire mes collègues dans la pratique de l'enseignement.

Les sujets traités dans le livre sont simples et ne dépassent pas la portée des petits enfants. Leur âge cependant ne m'interdisait pas la poésie. Y en a-t-il plus nulle part que dans l'âme de ces anges qui vivent au milieu de nous? Ils ont leur petite sensibilité, qui est plus grande que la nôtre dans la sphère qu'elle embrasse, et une imagination avide d'être occupée et charmée. En conséquence j'ai volontiers parlé à leur cœur, et jeté dans mes entretiens avec eux toutes les fleurs que j'ai pu cueillir.

Je crois utile de reproduire ici les lignes suivantes de la préface des *Petites Causeries :* —

" Il me reste à lever deux objections, ou plutôt à répondre à deux questions qui m'ont été faites par des chefs d'établissements publics.

" Quand ils m'ont vu donner une leçon à leurs élèves, à des élèves entièrement ignorants de la langue, ils ont été assez bons pour admirer ma leçon et surtout mon enthousiasme. Mais,

disent-ils, des leçons comme celle-là tueraient nos instituteurs en trois mois. Sans doute : elles me tueraient aussi. Mais ces leçons qui demandent un si rude travail au maître sont peu nombreuses. Après quelques jours il ne lui reste guère qu'à enseigner comme il a eu l'habitude de le faire. Les élèves liront sous sa direction, ils écriront sous sa dictée, ils causeront avec lui : moins il parlera, plus les élèves parleront, d'autant meilleur sera son enseignement. Son esprit, comme celui de sa classe, sera toujours intéressé au travail commun, sans que ses forces physiques aient trop à souffrir.

"Voici la seconde question. Ne permettez-vous pas de traduire ? — Nous traduisons dans nos classes. La traduction est indispensable pour achever l'étude de la langue, tout autant que la grammaire, mais comme la grammaire elle doit venir à son heure.

"Quand les élèves comprennent et parlent la langue, quand ils lisent un livre français avec facilité, quand ils ont acquis le génie de la langue nouvelle, le moment de traduire est venu. La traduction est une gymnastique in-

tellectuelle, puissante et indispensable. J'y donne la plus grande attention dans mes classes, et je la recommande à tous les maîtres.

"Un dernier mot. J'ai employé le tutoîment dans ce livre. C'est la langue de l'amitié, langue si belle et si douce dans la bouche des Français. Les enfants en font usage dans les écoles. J'ai confiance que les jeunes Américains apprendront à l'employer en étudiant les *Petites Causeries*."

Naturellement les *Causeries avec les enfants* font aussi usage du *tu* et du *toi*.

L. S.

BOSTON, le 10 mai, 1875.

TABLE DES MATIÈRES.

CAUSERIES AVEC LES ENFANTS.

I.

HUIT PETITS ENFANTS.

Bonjour, mes enfants. Je vous salue. Voilà de jolis petits enfants!

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit petits enfants!

Comptons les petits enfants. Comptons ensemble. Imitez ma prononciation. Comptons.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. Nous comptons huit petits enfants. Voilà huit petits enfants.

Compte les petits enfants, mon amie. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. — C'est bien : tu comptes huit petits enfants. Compte les petits enfants, cher ami. — Un, deux . . . — C'est bien : mais montre, imite-moi. Voyons : comptons ensemble et montrons, imitez mon geste. . . . C'est ça. Nous comptons et nous montrons huit petits enfants.

Donnez-moi vos noms, chers enfants. Quel est ton nom, mon ami ? — George. — Quel est ton nom, petite fille ? — Julie. — Donnez-moi tous vos noms. — Olive, Élise, Alice, Marguerite, Arthur. . . . Et toi, petit ami ? Tu es Benjamin, le plus petit de tous les enfants.

Arthur est un petit garçon, George et Benjamin aussi. Olive est une petite fille, Élise aussi.

Comptons les petits garçons : un, deux, trois. — Combien de petits garçons comptons-nous ? . . . Nous comptons trois petits garçons.

Comptons les petites filles. Comptons ensemble, et montrons les petites filles.

Une, deux, trois, quatre, cinq.

Combien de petites filles comptons-nous, Olive ? . . . Réponds : nous comptons cinq petites filles.

Combien de petites filles comptons-nous, Julie ? — Nous comptons cinq petites filles. —

Bravo! voilà une réponse. Je te félicite, Julie.

Combien de petites filles comptons-nous, mes enfants? Répondez tous ensemble. — Nous comptons cinq petites filles. — Combien de petits garçons comptons-nous? — Nous comptons trois petits garçons.

Comptons et montrons les filles et les garçons, tous les petits enfants. Comptons ensemble, et montrons ensemble. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. — Combien de petits enfants comptons-nous, George? — Nous comptons huit petits enfants. — Combien de petits enfants montrons-nous? — Nous montrons huit petits enfants. — C'est très-bien, cher ami.

Je montre Arthur: voilà Arthur. Je montre Marguerite: voilà Marguerite. Je montre les garçons: voilà un garçon, voilà deux garçons, voilà trois garçons.

Marie, montre Julie . . . C'est bien, mais parle, imite-moi, dis: voilà Julie. Montre George. — Voilà George. — À la bonne heure! tu montres et tu parles. Montre Élise. — Voilà Élise. — Montres-tu Élise? — Je montre Élise. — Oui, tu montres Élise.

Je montre une fenêtre: voilà une fenêtre. Montre une fenêtre, Benjamin. — Voilà une

fenêtre. — Compte les fenêtres. — Une, deux, trois, quatre. — Combien de fenêtres comptes-tu ? — Je compte quatre fenêtres. — Montre quatre fenêtres. — Voilà quatre fenêtres. — Combien de fenêtres montres-tu ? — Je montre quatre fenêtres.

Voilà une porte. Comptons les portes. — — Une, deux. — Combien de portes comptons-nous ? — Nous comptons deux portes.

Je me lève. Imitez-moi, mes enfants. Levez-vous. . . . C'est bien. . . . Je m'assieds. Asseyez-vous. . . . Levez-vous . . . Je fais une révérence. Imitez-moi : faites une révérence. C'est bien.

Viens ici, Julie ; donne-moi la main. . . . Viens ici, George, donne-moi la main. . . . Venez ici tous, venez, venez. Donnez-moi la main. Voilà toutes les petites mains. Voilà la jolie petite main de Marguerite. Je baise la petite main de Marguerite.

Je fais une révérence. Faites tous une révérence, et dites : bonjour, monsieur. — Bonjour, monsieur. — La leçon est terminée. Adieu, chers enfants.

II.

LES DIX DOIGTS.

Je vous salue, mes enfants. Vous voilà tous. Vous êtes tous présents. Olive est présente, George est présent, Arthur aussi. Je suis présent aussi.

Es-tu présente, Julie ? — Oui, je suis présente.—Et toi, Marguerite ? . . . Parle. Dis : moi aussi. Es-tu présent, George ? — Oui, je suis présent. — Et toi, Arthur ? — Moi aussi. — Élise est-elle absente ? — Non. — Non : Élise est présente. Voilà Élise. Je montre la petite Élise.

Levez-vous, mes enfants. Je vous salue : bonjour, chers enfants. Saluez-moi. — Bonjour, monsieur. — Asseyez-vous.

Comptons les petits garçons. Comptons les filles. Combien de filles comptons-nous ? — Nous comptons cinq filles. — Oui : il y a cinq filles dans la classe, et trois garçons.

George, additionne cinq filles et trois garçons. Combien font cinq et trois ? — Huit. — C'est bien. Combien font deux et deux ? — Quatre. — J'interroge. Répondez tous ensemble. Combien font deux et deux ? — Quatre. — Imitez-moi : deux et deux font quatre. Combien font trois et deux ? — Trois et deux font cinq. — Combien font quatre et trois ? — Quatre et trois font sept.

Soyez attentifs. Je montre un doigt. Voilà un doigt. Regardez : voilà deux doigts, voilà trois doigts. Comptons les doigts tous ensemble.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

Combien de doigts comptons-nous ? — Nous comptons dix doigts. — Montrez dix doigts tous ensemble. . . . Combien de doigts montrez-vous ? — Nous montrons dix doigts.

Voilà dix doigts, mes enfants. J'ai dix doigts.

Montre dix doigts, George. — Voilà dix doigts. — Oui, tu as dix doigts.

Combien de doigts as-tu, George ? — J'ai dix

doigts. — C'est vrai, tu as dix doigts. Combien de doigts ai-je ? — Tu as dix doigts, monsieur. — C'est très-bien, mon garçon, tu as dix doigts et j'ai dix doigts.

Marie a dix doigts aussi ; Marguerite a dix doigts ; Alice a dix doigts.

Arthur, lève-toi. Combien de doigts as-tu ? — J'ai dix doigts. — Combien de doigts a Benjamin ? — Benjamin a dix doigts. — Combien de doigts ai-je ? — Tu as dix doigts, monsieur. — C'est bien, cher ami. Tu as dix doigts, Benjamin a dix doigts, et j'ai dix doigts.

III.

LA BALLE.

Lève-toi, George. Viens ici. Marche ! Voyons : marche, mon garçon, marche vers moi . . . À la bonne heure ! Donne-moi la main . . . Je prends ta main. Regardez, mes enfants : je prends la main de George. J'ai la main de George dans ma main.

Tu as quelque chose dans ta poche, George. — Oui. — Est-ce une orange ? — Non. — Ah ! voilà. Je prends quelque chose dans la poche de George. C'est une balle. Voilà la balle. Eh bien ! nous allons jouer avec la balle.

George, regarde dans cette direction. Je montre la chaise de George. Voilà la chaise.

Montre la chaise, ami. — Voilà la chaise. — Marche vers la chaise. Marche ! . . . Halte ! . . . Assieds-toi. . . . C'est bien.

Voilà la balle. Je jette la balle en l'air. . . . Une, deux, trois ! Voilà la balle en l'air. Où est la balle, mes enfants ? . . . Vous ne répondez pas ? . . . La balle est en l'air.

Je recommence. Je jette la balle en l'air : une, deux, trois ! . . . Où est la balle ? — En l'air. — Oui, la balle est en l'air.

Viens ici, Marguerite. Je donne la balle à Marguerite. Marguerite a la balle. Jette la balle en l'air et parle . . . Tu jettes la balle en l'air, mais tu ne parles pas. Retourne à ta place, petite fille. Marche vers la chaise . . . Halte ! . . . Assieds-toi.

Viens ici, Julie. Voilà la balle. Prends la balle. Julie prend la balle. Elle a la balle. Jette la balle en l'air et parle. — Je jette la balle en l'air : une, deux, trois ! — C'est très-bien. Recommence. Jette la balle en l'air. Où est la balle ? — La balle est en l'air. — Retourne à ta place. Marche vers la chaise et parle. — Je marche vers la chaise. — Bravo ! ma petite . . . Halte ! . . . Assieds-toi.

Regardez, mes enfants. Voilà la balle. Je jette la balle en l'air. . . . Une, deux, trois ! La balle est en l'air. J'attrape la balle. J'ai

la balle. Voilà la balle. La balle est dans ma main.

George, viens ici. Marche vers moi ; parle. — Je marche vers monsieur. — Donne-moi la main, cher ami. Je prends la main de George. Je donne la balle à George. Jette la balle en l'air, petit ami. — Je jette la balle en l'air : une, deux, trois ! Voilà la balle en l'air. — Attrape la balle. — J'attrape la balle. — La balle est-elle en l'air ? — Non. — Où est la balle ? — Dans ma main. — Oui, elle est dans ta main. Donne-moi la balle. La balle est-elle dans ta main ? — Non, monsieur. — Où est-elle ? — La balle est dans ta main. — Retourne à ta place, marche vers la chaise, et assieds-toi.

IV.

LES MAINS.

Voilà une main, voilà deux mains. Montre une main, Olive. — Voilà une main. — Montre deux mains. — Voilà deux mains. — Combien de mains as-tu ? — J'ai deux mains. — Combien de mains ai-je ? — Tu as deux mains.

Combien de mains a George ? Combien de doigts a Marguerite ? Montrez deux mains, mes enfants. Combien de mains montrez-vous ? — Nous montrons deux mains.

Voilà la main droite. Voilà la main gauche. J'ai une main droite et une main gauche. Benjamin a une main droite et une main gauche. Olive aussi. George aussi. Tous les enfants ont une main droite et une main gauche.

Julie, combien de mains ont les enfants ? — Les enfants ont deux mains. — Combien de doigts ont-ils ? — Ils ont dix doigts.

Vous avez dix doigts et deux mains, mes amis. J'ai dix doigts et deux mains. Nous avons dix doigts et deux mains, vous et moi.

Voilà la table. A-t-elle deux mains ? — Non. — A-t-elle dix doigts ? — Non. — Non, certes. La table n'a pas de doigts ; la table n'a pas de mains.

Regardez. Voilà un tableau. Je vous montre un cheval et un bœuf. Le cheval est un animal, le bœuf aussi. Le cheval a-t-il des mains ? — Non. — Et le bœuf ? — Non. — Non : le cheval n'a pas de mains, le bœuf non plus. Les animaux ont-ils des mains ? — Non. — Ont-ils des doigts ? — Non. — Les animaux n'ont ni mains ni doigts. Et la chaise ? — La chaise non plus.

Olive, lève-toi. Viens ici. Marche et parle. — Je marche vers monsieur. — Montre la main droite. — Je montre la main droite : voilà la main droite. — Donne-moi la main droite. — Je donne la main droite. — Et je prends ta main droite, amie, ta jolie petite main. J'ai la main droite d'Olive dans ma main. Regardez, mes enfants. Je serre la main droite d'Olive. Prends ma main, Olive. — Je prends ta main, monsieur. — As-tu ma main ? — Oui, j'ai ta

main. — Prends mon doigt. — Je prends ton doigt. — Serre mon doigt. — Je serre ton doigt.

Voilà la balle. Où est-elle ? — Elle est dans ta main. — Prends la balle. — Je prends la balle. — Jette la balle en l'air. — Je jette la balle en l'air : une, deux, trois ! . . . Voilà la balle en l'air. . . . J'attrape la balle. . . . — Non : tu n'attrapes pas la balle. Tu manques la balle, et la balle tombe sur le plancher. Retourne à ta place, Olive, et assieds-toi.

V.

LA BALLE, L'ORANGE ET LA POMME.

Voilà une orange et une pomme. L'orange est un fruit, n'est-ce pas ? — Oui. — Et la pomme ? — La pomme aussi. — L'orange et la pomme sont deux fruits, deux fruits excellents. J'aime les fruits, j'aime la pomme et l'orange. J'aime la pomme beaucoup, beaucoup. Je préfère la pomme à l'orange.

Aimes-tu les fruits, George ? — Oui, j'aime les fruits. — Que préfères-tu, une pomme ou une orange ? — Je préfère une orange. — Et toi, Olive ? — Je préfère une pomme.

Voilà une pomme. Je montre la pomme. Regardez la pomme, mes enfants. Je regarde

la pomme. Regardes-tu la pomme, Julie ? — Oui, je regarde la pomme. — Toi et moi, nous regardons la pomme. Regardez la pomme, regardez tous. Regardez-vous la pomme ? — Oui, nous regardons la pomme.

Montrez la pomme. — Nous montrons la pomme : voilà la pomme. — Où est la pomme ? La pomme est-elle dans ma main ? — Oui, elle est dans ta main. — Je jette la pomme en l'air: une, deux, trois ! . . . Où est la pomme ? — Elle est en l'air. — Je jette la pomme en l'air et j'attrape la pomme.

Regardez. Je jette la pomme sur le plancher. Où est-elle ? — Elle est sur le plancher. — Je ramasse la pomme : voilà la pomme. Est-elle sur le plancher ? — Non. — Où est-elle ? — Dans ta main. — Non. Regardez bien. Où est la pomme ? — Elle est sur ta main. — À la bonne heure !

Voilà la balle. Soyez attentifs. Je jette la balle en l'air, et je l'attrape. La voilà. Je jette la balle à George. Attrape la balle, George, et parle. Je jette : une, deux, trois ! . . . — J'attrape la balle. — C'est bien, ami : tu attrapes la balle.

Voyons : jouons toi et moi avec la balle. Commence.

Je jette la balle à monsieur : une, deux, trois !

— J'attrape la balle. Je jette la balle à George : une, deux, trois ! Attrape la balle, ami. — J'attrape la balle.

Où est la balle ? — Elle est dans ma main. — Jette-la sur le plancher. Ramasse la balle et parle. — Je ramasse la balle. — Parles-tu ? — Je parle. — Parles-tu français ? — Je parle français.

Donne la balle à ton voisin de droite. Benjamin est ton voisin de droite. Donne la balle à Benjamin. — Je donne la balle à Benjamin. — Oui : et Benjamin prend la balle. Qui a la balle ? — Benjamin a la balle.

Où est la pomme ? — Sur la table. — Et l'orange ? — Aussi. — Lève-toi, Benjamin. Marche vers la table. — Je marche vers la table. — Mets la balle sur la table. . . . Tu mets la balle sur la table. Je mets la main sur la table. Mets la main sur l'orange et parle. — Je mets la main sur l'orange. — Prends l'orange. — Je prends l'orange. — Donne-la-moi. — Je donne l'orange à monsieur. — Merci, mon ami. Rétourne à ta place. Parle. — Je retourne à ma place. — C'est très-bien. Assieds-toi.

Olive, voilà l'orange dans ma main. Je roule l'orange sur le plancher. Je roule l'orange vers Olive. Je roule l'orange : une, deux, trois ! . . . Attrape, Olive. — J'attrape l'orange. — Roule-la.

— Je roule l'orange. — J'attrape l'orange. Je roule l'orange. — J'attrape l'orange. — C'est bien, Olive. As-tu l'orange ? — Oui. — Montre-la. — Voilà l'orange. — Marche vers la table, et mets l'orange sur la table. . . . C'est ça. Donne-moi la main. — Je donne la main. — Je prends ta main. Assieds-toi sur mes genoux. La leçon est terminée, mes enfants. — Adieu, monsieur.

VI.

LE POUCE, L'INDEX, ETC.

Voilà le pouce ; voilà l'index ; voilà le petit doigt.

Je montre l'index. Montrez tous l'index, mes amis. — Nous montrons l'index. — Montrez deux index. Combien d'index avez-vous ?

Je montre l'index. Je regarde l'index. Je vois l'index. Regardez l'index. Vous voyez l'index, n'est-ce pas ? — Oui. — Vois-tu l'index, George ? — Je vois l'index. — Nous voyons l'index. Voyez-vous l'index, mes enfants ? — Nous voyons l'index, monsieur.

L'index est près du pouce. Le pouce est près de l'index. Arthur est près de Benjamin.

George est près de la porte. Je suis près de la table. Où est le pouce ? — Près de l'index. — Le petit doigt est-il près du pouce ? — Non. — Es-tu près d'Olive, George ? — Non. — Près de qui es-tu ? — Je suis près de Marguerite et près de la porte. — Très-bien, ami.

Voilà le doigt annulaire. Viens ici, Élise. Donne-moi la main. — Je donne la main à monsieur. — Je prends la main de la petite fille. Voilà le doigt annulaire d'Élise. Voilà un anneau. Donne-moi l'anneau. — Je donne l'anneau. — Mes enfants, voilà l'anneau d'Élise. Je mets l'anneau au doigt annulaire d'Élise. Où est l'anneau ? — Au doigt annulaire d'Élise. — Oui : Élise et les petites filles portent un anneau au doigt annulaire. Retourne à ta place, Élise. — Je retourne à ma place, je marche vers ma chaise. — Assieds-toi. — Je m'assieds.

As-tu un anneau, George ? — Non. — As-tu un doigt annulaire ? — J'ai deux doigts annulaires. — Où est le doigt annulaire ? — Près du petit doigt.

Voilà le doigt du milieu. Où est-il ? — Le doigt du milieu est près du doigt annulaire et près de l'index. — C'est bien. Le doigt du milieu est entre l'index et le doigt annulaire. Soyez attentifs. L'index est entre le pouce et le doigt du milieu. Où es-tu, Julie ? — Je suis

entre Élise et Alice. — Où est la table ? — Entre monsieur et les petits enfants. — C'est très-bien.

Voilà la balle. Je jette la balle en l'air. Je n'attrape pas la balle. Je manque la balle. Elle tombe sur le plancher. Elle roule près du pied droit de Julie. Où est la balle ? — Sur le plancher. — Voilà le pied droit de Julie. Combien de pieds a Julie ? — Elle a deux pieds. — Où est la balle ? — Sur le plancher près du pied droit de Julie. — Combien de pieds a la table ? — Quatre. — Et le cheval ? — Quatre aussi. — Et le bœuf ? — Quatre aussi. — Oui : le cheval et le bœuf sont des quadrupèdes.

Voilà le pouce. Il est gros. Le petit doigt n'est pas gros : il est petit. L'index est-il gros ? — Oui. — Voilà deux balles, une grosse balle et une petite balle. Je jette la grosse balle à Olive. — J'attrape la grosse balle. — Je jette la petite balle à Marguerite. — J'attrape la petite balle.

Le doigt du milieu est long. Regardez : je gesticule. Le pouce est-il long ? — Non. — Il est court, mes enfants. *Court* est le contraire de *long*. Le petit doigt est-il long ? — Non : il est court.

Levez-vous, Benjamin et Arthur. Vous voilà debout à côté l'un de l'autre. Arthur est grand.

Regardez ma main. Je gesticule. Benjamin est petit. Es-tu grand, Benjamin ? — Je suis petit. — Et toi, Arthur ? — Je suis grand. — Oui : tu es grand, et je suis grand. Assieds-toi, Benjamin. Viens près de moi, Arthur.

Mon ami, tu es debout. Je suis assis. Je me lève : je suis debout. Me voilà debout près de toi. Suis-je grand ? — Oui, tu es grand. — Tu es grand aussi, Arthur, mais je suis plus grand que toi. Regarde ! je mets mon menton sur ta tête. Regardez mon menton, mes amis, et la tête d'Arthur. Voyez-vous la tête d'Arthur ? — Oui, nous la voyons. — Elle est grosse, n'est-ce pas ? — Oui. — Et le pouce ? — Le pouce est gros. — C'est vrai : mais la tête d'Arthur est plus grosse que le pouce. Je mets mon menton sur la tête d'Arthur. Je suis plus grand qu'Arthur, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur. — Oui, oui : je suis beaucoup plus grand.

Le pouce est-il plus long que le doigt du milieu ? — Non. — Non : au contraire, il est plus court. Le doigt du milieu est plus long que le pouce, plus long que l'index, plus long que le doigt annulaire, plus long que le petit doigt. Le doigt du milieu est le plus long de tous les doigts. Il est long au superlatif ; il est très-long.

Marguerite, qui est le plus grand de tous les

enfants ? . . . tu ne comprends pas. Arthur est-il plus grand que Benjamin ? — Oui. — Plus grand que George ? — Oui. — Plus grand que les petites filles ? — Oui. — Est-il très-grand ? — Non. — Suis-je très-grand ? — Oui. — Arthur est-il le plus grand des enfants ? — Il est le plus grand.

VII.

LE CALCUL.

Voilà la planche noire. Voilà un bâton de craie. La planche est noire, de couleur noire. Comprenez-vous ? — Oui, nous comprenons. — La craie est-elle noire ? — Non. — Elle est blanche. La robe de Julie est-elle noire ou blanche ? . . . Je montre la robe de Julie. — Elle est noire. — Le col de George est-il noir ou blanc ? — Il est blanc.

Voyez ! je prends la craie dans ma main et j'écris sur la planche : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. Ce sont des chiffres. Je lis les chiffres. Lisez avec moi. Un, deux, etc.

George montre les chiffres deux, quatre, six. Parle. . . . C'est bien.

J'écris sur la planche noire beaucoup de chiffres, 11, 12, . . . 20, 21. . . . J'écris tous les chiffres jusqu'à 100. Lisons ensemble tous les chiffres. Imitez ma prononciation. C'est bien.

Faisons des additions.

George, additionne deux et deux. Combien font deux et deux ? — Deux et deux font quatre.

Je double dix : j'ai vingt. Olive, double trois. — Je double trois : j'ai six. — Additionne quatre et huit. — Quatre et huit font onze. — Non, amie, ton opération n'est pas exacte. Quatre et huit font douze. Combien font quinze et vingt ? — Trente-cinq.

Voilà l'addition, mes enfants. Il y a quatre opérations dans le calcul. Les voici : l'addition, la soustraction, la multiplication, la division.

Faisons quelques soustractions.

Je prends deux nombres, 8 et 5. Quel est le grand nombre ? — 8. — Quel est le petit ? — 5. — C'est bien. J'écris le grand nombre au-dessus et le petit nombre au-dessous. . . . Ne comprenez-vous pas *au-dessus* et *au-dessous ?* — Non. — Regardez ma main : elle est au-dessus de la table. La table est au-dessous de ma

main. Voilà le plafond : il est au-dessus de nos têtes. Comprenez-vous ? — Nous comprenons.

J'écris donc le grand nombre 8 au-dessus du petit nombre 5. Où est 5, George ? — Au-dessous de 8. — Eh bien ! j'ôte le petit nombre 5 du grand nombre huit : il reste 3.

Vous ne comprenez pas ? Regardez. Voilà huit pommes sur la table. J'ôte une pomme, deux, trois, quatre, cinq pommes. Combien de pommes reste-t-il sur la table ? — Il reste trois pommes.

Je recommence la soustraction. Je prends deux nombres, 12 et 4. J'écris le grand nombre 12 au-dessus, le petit nombre 4 au-dessous. Je tire une ligne. J'ôte 4 de 12. Il reste 8. J'écris 8 sous la ligne. Quel est le reste de la soustraction ? — 8.

Nous connaissons l'addition et la soustraction, mais nous ignorons la multiplication et la division. — Non, monsieur. — Tu connais les quatre opérations en anglais, George, mais les connais-tu en français ? — Non. — Connais-tu la table de multiplication ? — Oui. — Voyons. J'écris la table de multiplication sur la planche noire.

Combien font 2 fois 2 ? — Quatre. — 2 fois 3 ? — 6. — 2 fois 10 ? — 20. — 3 fois 5 ? — 15. — C'est très-bien.

Faisons une division. 15 : 3 = 5. Lisons. Quinze divisé par trois donne cinq.

Marie, divise six par deux. — Six divisé par deux donne trois.

Vous êtes fatigués, mes petits amis. Je termine la leçon. Au revoir.

VIII.

LA SALLE DE CLASSE.

Bonjour, mes enfants. Nous sommes réunis dans la salle de classe. Voici la salle de classe. Êtes-vous dans la salle de classe? — Nous sommes dans la salle de classe. — Oui: nous y sommes vous et moi. Es-tu dans la salle de classe, Benjamin? — Oui. — Oui, tu y es. J'y suis aussi. Et Olive? — Olive aussi.

Examinons la salle. Regardons tous les objets autour de nous. Comptez les portes. — Une, deux. Voilà deux portes. — Oui, la porte du corridor, et la porte de la petite chambre. J'ouvre la porte du corridor. Voilà le corridor. Je ferme la porte: la porte est fermée. Voilà

la porte de la petite chambre : est-elle fermée aussi ? — Non. — Non : elle est ouverte. Ferme-la, George. — Je ferme la porte. — Ouvre-la. — J'ouvre la porte.

Montre ta main droite, Olive. — Voilà ma main droite. — Est-elle fermée ? — Non : elle est ouverte.

Ouvrez les yeux, mes enfants, regardez là. Je montre une fenêtre, la fenêtre de gauche. Montre la fenêtre de droite, Marguerite. — Voilà la fenêtre de droite. — Montre celle du milieu. — Voilà la fenêtre du milieu. — La salle a trois fenêtres, n'est-ce pas ? — Oui. — Sont-elles ouvertes ? — Non : elles sont fermées.

Regardez : voilà les stores. Je lève les stores ; je les baisse. Les stores sont baissés. Baisse les yeux, George, et regarde le plancher. — Je baisse les yeux et je regarde le plancher. — Lève les yeux et regarde le plafond. . . . C'est bien.

Tourne la tête à droite. Que vois-tu ? — Je vois la porte du corridor et les petites filles. — Tourne la tête à gauche. — Je tourne la tête à gauche. — Que regardes-tu ? — Je regarde la fenêtre. . . . Non . . . je regarde le store. — Lève-toi. — Je me lève. — Marche vers la fenêtre et lève le store. — Je lève le store. — Retourne à ta place. Assieds-toi. — Je m'assieds.

Tu es assis sur une chaise, mon ami, et je suis debout sur le plancher, près de la table. Es-tu debout, Olive ? — Non : je suis assise. — Où ? sur la table ? — Non, je suis assise sur une chaise. — Je m'assieds. Je suis assis dans le fauteuil. Le fauteuil a deux bras. Les chaises n'ont pas de bras.

Voilà le tapis, sur le plancher. Le plancher est sous le tapis. Nous ne voyons pas le plancher. Pourquoi ? . . . Parce que le plancher est sous le tapis.

Olive, viens ici, près de la table. Il y a beaucoup d'objets sur la table. Prends un objet. — Je prends un objet. — Qu'est-ce ? — Je ne sais pas. — C'est un livre. Combien de livres y a-t-il sur la table ? — Un, deux, trois. — Remets le livre sur la table, Olive, et retourne à ta place.

Je prends en main un autre objet. Le voilà ! C'est un plioir. Avec le plioir je coupe les feuillets du livre. Voilà un canif. Ce canif a quatre lames. J'ouvre une lame. Regardez ! Je montre la pointe de la lame, le taillant, le dos. Le dos ne coupe pas ; le taillant coupe. Je prends un crayon. Je taille le crayon. Voyez-vous ? je taille le crayon avec le taillant de la lame. La pointe pique. Voilà une épingle : elle pique. Mon canif a un manche et quatre lames.

Voilà une plume et voilà un encrier. Je prends la plume, je la mets dans l'encrier et j'écris sur cette feuille de papier. Il y a de l'encre dans ma plume.

L'encre est-elle blanche, George ? — Non : elle est noire. — Et le papier ? — Il est blanc. — Oui : avec de l'encre noire j'écris sur du papier blanc, et avec la craie blanche j'écris sur la planche noire.

J'écris aussi avec le crayon sur du papier blanc.

Regardez. J'écris George avec le crayon, et j'écris Olive avec la plume.

Viens ici, George. Efface ton nom. Peux-tu effacer ton nom avec ton doigt ? — Non. — Non, tu ne le peux pas. Prends cet objet. C'est de la gomme. Peux-tu effacer ton nom avec la gomme ? — Oui, je peux effacer mon nom avec la gomme. — Efface-le. . . . Que fais-tu ? — J'efface mon nom. — Avec quoi ? — Avec la gomme. — Eh bien ! continue. Ton nom n'est pas effacé. Frotte, frotte, ami ; frotte plus fort. Que fais-tu ? — Je frotte, monsieur, je frotte fort. — Pourquoi ? — Pour effacer mon nom. — As-tu fini ? — Oui. — Voilà ton nom effacé. — Mon nom est effacé.

Olive, viens effacer ton nom. Prends la gomme. . . . Tu refuses la gomme ? tu as rai-

son : tu ne peux pas effacer ton nom avec la gomme, n'est-ce pas ? — Non. — L'encre ne peut être effacée avec la gomme. Avec quoi s'efface-t-elle ? — Avec cet objet. — Prends-le : c'est un grattoir. — Je prends le grattoir. — Gratte, gratte, amie. Tu grattes trop fort. Voilà que tu as déchiré le papier. — Pardon ! monsieur. — Je te pardonne. Donne-moi ta petite main. — Je donne ma petite main. — Nous avons fini, chers amis.

IX.

LE COQ ET LA PERLE.

Voilà un coq, une poule et des poussins. La poule est la mère des poussins.

Connaissez-vous la perle ? — Oui. — Écoutez une fable d'Ésope, une fable très-courte et très-facile à comprendre.

"Un Coq trouve une perle en grattant la terre. Il la rejette et dit : je n'estime pas cette perle. Je préfère un grain d'orge."

Comprenez-vous cette petite fable ? — Nous comprenons tout, excepté un *grain d'orge.*

Regardez ce tableau. Voilà des épis : un épi de froment, un épi de seigle, un épi d'orge, un gros épi d'orge. Dans l'épi d'orge il y a beaucoup de grains d'orge. — Nous comprenons.

Examinons un moment cette fable du Coq et de la Perle. Je vous interroge.

C'est la première fable que nous étudions, n'est-ce pas ? — Que signifie *première*, monsieur ? — Ce mot n'est-il pas encore dans votre vocabulaire ? — Non : notre vocabulaire français est petit. — C'est vrai. Mais prenez patience. Nous avançons petit à petit, pas à pas, un pas à la fois. — Qu'est-ce que *pas*, monsieur ? — Regardez : voilà un pas, deux pas. Levez-vous, Benjamin et Arthur. — Nous nous levons. — C'est bien. Vous êtes debout. Venez ici près de moi. . . . C'est ça. Je vous place à côté l'un de l'autre. Regardez le mur que voilà. Marchez vers le mur ensemble et au pas. Levez d'abord le pied gauche. Marchez ensemble, comme les soldats. En avant ! gauche, droite ! gauche, droite ! halte ! . . . C'est très-bien. Vous avez marché au pas. Comprenez-vous *pas ?* — Oui. — Nous avançons donc dans la langue française pas à pas.

Mais vous ne comprenez pas *première*. Regardez ma main. Le pouce est le premier doigt, l'index est le deuxième, le doigt du milieu est le

troisième, le doigt annulaire est le quatrième, le petit doigt est le cinquième. — Nous comprenons *première*.

Eh bien ! nous examinons notre première fable.

Que préfères-tu, George, une perle ou un grain d'orge ? — Je préfère une perle. — Bien entendu : une perle a plus de prix qu'un grain d'orge.

Est-ce que le Coq préfère aussi la perle au grain d'orge ? — Non : il est bête. — C'est un coq. Il ne peut pas manger une perle, n'est-il pas vrai ? — C'est vrai. — Peut-il manger un grain d'orge ? — Oui. — Le grain d'orge est une excellente nourriture pour le Coq. — Oui, excellente. — Le Coq n'a-t-il pas raison de préférer le grain d'orge à la perle ? — Il a raison. Ne préférez-vous pas la perle, monsieur ? — Si : j'apprécie comme toi, cher ami, la valeur de la perle.

Mes enfants, apportez demain en classe votre livre, votre petit livre des *Causeries*. Nous commencerons à lire. Nous lirons une belle fable.

X.

L'ÂNE ET L'ENFANT.

Avez-vous vos livres ici ? — Oui : les voilà. — Ouvrez-les à la page 47. Vous avez sous vos yeux un enfant et un âne.

Lisons l'histoire de l'Âne et l'Enfant. C'est une petite fable écrite par Mme Ferrier. Je lis le premier la petite fable. Écoutez bien et soyez très-attentifs à ma prononciation.

Partant pour l'école un matin,
Un jeune Enfant emportait à la main
Du pain.
Il rencontra sur une place
Un pauvre âne avec sa besace,

L'air mélancolique, piteux,
Et le lui donna tout joyeux.
Alors, en relevant la tête :
Hi-han ! hi-han ! cria la pauvre bête.
Oh ! dit l'Enfant, tout ébahi,
Que maman l'aimerait ! comme il dit bien merci !

Lisons ensemble. Lisez avec moi, et imitez ma prononciation. Lisez bien haut. Élevez la voix. . . .

C'est bien : je suis content de votre lecture. Pour demain vous *apprendrez par cœur* la fable. . . . Ne comprenez-vous pas ? — Non. — Eh bien ! demain, quand vous serez ici, vous fermerez tous le livre, et vous réciterez la fable. Comprenez-vous ? — Oui, oui. — Vous réciterez *par cœur*.

Voilà le cœur. Je mets la main sur mon cœur. Le cœur bat sous ma main. Mets ta main sur ton cœur, George. . . . Ton cœur bat-il ? — Oui, monsieur ; mon cœur bat sous ma main. — Le cœur est-il à droite ou à gauche ? — Il est à gauche. Je mets ma main ici, à gauche : voyez-vous, monsieur ? — Oui, ami, tu connais la place de ton cœur. C'est une bonne place, n'est-ce pas ? — Oui. — N'as-tu pas dans ton cœur ta mère et ton père ? — Si : j'ai aussi dans mon cœur les petits garçons et les petites filles, et toi, monsieur. — Merci, George.

Vous apprendrez donc par cœur, chers amis, pour demain L'Âne et l'Enfant. — Oui, nous aimons la récitation par cœur.

Ce n'est pas tout. Après la récitation de la fable vous irez à la planche noire. — Pourquoi ? — Pour écrire. — Quoi ? — La fable. — Avec le livre ? — Non : vous mettrez vos livres sur la table et vous écrirez sans le livre. — Oh ! c'est impossible. — Non. Regardez bien dans le livre tous les mots, l'orthographe de chaque mot et de chaque syllabe, et vous écrirez sur la planche très-bien. — Nous ne comprenons pas *mot*.

Regardez la planche noire. J'écris un mot sur la planche : *parfaitement*. C'est un long mot : il a quatre syllabes *par-fai-te-ment*. — Nous comprenons : nous regarderons dans le livre les mots et les syllabes. — À la bonne heure.

Monsieur, nous ne comprenons pas la fable. — Vous la comprenez en partie, n'est-ce pas ? — Oui, nous connaissons les mots : *l'école, un jeune enfant, la main, sur une place, un pauvre âne, l'air mélancolique, et le lui donna tout joyeux, la tête, cria la pauvre bête, oh ! dit l'Enfant.* Nous devinons aussi : *que maman l'aimerait ! comme il dit bien merci !*

Vous devinez ! Écoutez. La maman de l'En-

fant est-elle présente quand l'Âne crie ? — Non. — Si. . . . C'est une supposition. . . . Si la maman était présente, elle aimerait l'Âne, n'est-ce pas ? — Oui. — Elle l'aimerait beaucoup. " Que maman l'aimerait ! " dit l'Enfant. Remarquez le ton de ma voix. " Comme il dit bien merci ! " La maman de l'Enfant aimerait l'Âne, si elle était présente. Pourquoi, Olive ? — Parce qu'il dit bien *Merci.* — L'Âne est-il poli ? — Oui, très-poli. — Comment le savez-vous ? — Parce qu'il dit *Merci.*

Imitez l'Âne de la fable, mes amis, soyez toujours polis. Dites *Merci,* quand on vous donne quelque chose, quand on vous rend un service, quand on fait quelque chose pour vous.

George, voilà le mouchoir de Marguerite sur le plancher, près de son pied. Ramasse-le et présente-le à la petite fille. — Je me lève. Je marche vers le mouchoir de Marguerite. Je ramasse le joli mouchoir blanc, je fais une révérence à mademoiselle Marguerite, et je présente le mouchoir. — Je prends le mouchoir : merci, monsieur George. — Bravo ! mes enfants. Vous parlez admirablement, et vous êtes polis au superlatif, très-polis, encore plus polis que l'Âne. — Oui, monsieur, car l'Âne ne fait pas la révérence. — Tu as raison, George, et il ne dit pas *mademoiselle.* Si l'Âne était présent ici, il re-

cevrait une leçon de politesse, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, une leçon de politesse au superlatif.

La leçon est finie.

XI.

LA RÉCITATION PAR CŒUR. — ACCENTS ET PONCTUATION.

Vous voilà tous, mes enfants, avec vos livres. Oh ! n'ouvrez pas vos livres. La fable de l'Âne et l'Enfant est dans vos livres, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, à la page 47. — Vous savez la page par cœur ? — Oui. — La fable n'est-elle pas dans votre mémoire ? — Si. — Savez-vous la fable par cœur ? — Nous savons la fable par cœur parfaitement. — Connaissez-vous l'orthographe des mots ? — Nous l'espérons. Nous avons regardé les mots et les syllabes attentivement. — Vous êtes de sages enfants.

Levez-vous tous et mettez vos livres sur la table. Où sont vos livres ? — Sur la table. —

Où est la fable ? — Dans nos livres et dans notre mémoire. — Dans votre mémoire : voilà une bonne place pour la fable.

Eh bien ! récitez tour à tour la fable. Commence, Élise. . . . C'est bien, chère enfant. À ton tour, Alice. . . . À toi, Olive. Récite et prononce bien. . . . Plus haut, petite.

Allez tous à la planche noire. Prenez un bâton de craie. Écrivez la fable par cœur.

Vous avez fini. Reprenez vos livres qui sont sur la table. . . . C'est bien. Retournez aux planches noires. Prenez chacun la planche de votre voisin. Regardez chaque mot dans le livre, et chaque mot sur la planche, et marquez les fautes. Tirez une petite ligne sous les mots mal orthographiés. Voilà un mot mal orthographié sur la planche de George : *piteu*. Piteux veut un *x*. Je tire une petite ligne sous le mot *piteu*, je souligne ce mot.

Soulignez donc les mots mal orthographiés, et soyez attentifs à la ponctuation. Soulignez aussi les fautes de ponctuation.

Avez-vous fini ? — Oui, monsieur. — Comptez les mots soulignés, et marquez sur la planche le chiffre des fautes d'orthographe.

Quel est le total de tes fautes, George ? — J'ai fait trois fautes. — Oui, tu as écrit *piteu* sans *x* ; *joyeus* avec un *s* au lieu d'un *x* ; *dona* avec un

n. Il y a deux *n* dans ton livre, n'est-ce pas? — Oui, monsieur.

Qui a corrigé la planche de George? — Moi, monsieur. — Tu n'as pas marqué toutes les fautes, Marguerite. Regarde dans ton livre au huitième vers. Notre fable a onze vers. *Tète* est à la fin du vers huitième. Ce mot est-il bien écrit sur la planche de George? — Non. — Non, amie: George a écrit la seconde lettre, *e*, sans accent. Il faut un accent circonflexe sur *ê* dans le mot *tête*. Il a aussi écrit *ebahi* sans accent: il faut un accent aigu sur *é*.

Combien d'acents y a-t-il en français? — Deux, monsieur; l'accent aigu et l'accent circonflexe. — Il y a un troisième accent, mes petits amis, l'accent grave. Le voilà, sur *è* dans le mot *après*.

Je vois encore deux fautes sur la planche de George. — Oh! monsieur, j'ai beaucoup de fautes. — Oui, ami. Sois plus attentif à l'avenir. Tu as écrit *lair* sans apostrophe: il faut écrire, *l'air*. Puis au huitième vers tu as fait une faute de ponctuation. Il faut une virgule après *alors*. La ponctuation est importante.

Examinons la ponctuation. Vous connaissez la virgule. Quelle ponctuation y a-t-il au troisième vers? . . . C'est un point-virgule. Après *tête* il y a deux points. Voilà le point après

joyeux. Et voilà le point exclamatif à la fin de la fable après *Merci!*

Regardez: j'écris sur la planche une question. *Êtes-vous fatigués?* Voilà le point interrogatif, après le mot *fatigués?*

Vous ne répondez pas, mes enfants. . . . Voyez-vous les points après le mot *enfants?* . . . — Oui. — Ce sont les points suspensifs.

Regardez *Hi-han!* Remarquez cette petite ligne entre *Hi* et *han*: c'est un trait d'union.

Combien de fautes as-tu faites, George? — J'ai fait sept fautes: trois fautes d'orthographe, une faute de ponctuation, une faute d'apostrophe, et deux fautes d'accents.

Je trouve une huitième faute, cher ami. Au troisième vers tu as écrit un petit *d.* Il faut commencer les vers par une lettre majuscule, *D.* Ton *d* est une lettre minuscule.

Nous avons fini. Adieu, mes enfants. Nous examinerons demain la fable.

XII.

L'ÂNE ET L'ENFANT. (SUITE.)

Vous comprenez une grande partie de notre fable. Vous m'avez nommé beaucoup de mots que vous connaissez. Vous avez compris que l'Âne est poli, n'est-il pas vrai ? — Nous avons compris : il a dit *merci*. — N'avez-vous pas compris que la maman de l'Enfant aimerait l'Âne ? — Si, et nous l'aimons aussi, parce qu'il est poli.

La pauvre bête cria, n'est-ce pas ? — Oui, l'Âne cria *Hi-han*. — Il cria *Hi-han* deux fois. — Que signifie *Hi-han*, monsieur ? — *Hi-han* signifie *merci* dans la langue de l'Âne. Nous

disons *merci* en français. La pauvre bête ne parle ni français, ni anglais ; elle parle la langue d'Âne. Elle dit *Hi-han*.

Nous ne comprenons pas *l'Enfant tout ébahi*. — Tu prononces mal, Olive. Le *h* est muet dans ce mot. Prononce comme moi : *é-ba-i*.

Quand l'Âne dit merci dans sa langue : *Hi-han ! hi-han !* l'Enfant fut étonné, surpris, très-étonné. L'Enfant regarda l'Âne avec étonnement et ouvrit la bouche : voilà un enfant *ébahi*, un enfant très-étonné, qui regarde en ouvrant la bouche.

Eh bien ! l'Âne cria *Hi-han* deux fois et l'Enfant fut ébahi.

Le jeune Enfant rencontre le pauvre Âne sur une place, n'est-ce pas, Julie ? — Oui, monsieur. Mais que signifie *rencontre ?* — Lève-toi, amie. — Je me lève. — Je me lève aussi. Marche vers moi, je marcherai vers toi ! . . . Nous marchons. Nous nous rencontrons au milieu de la chambre. Comprends-tu ? — Oui, très-bien.

Vous voyez comme l'Enfant rencontre l'Âne sur une place. — Oui.

L'Âne avait sa besace sur le dos. Voilà le dos de l'Âne. — Où est sa besace ? — La voilà. C'est un sac, une espèce de sac, ouvert au milieu. Ce sac, cette besace repose sur le ventre de l'Âne, une moitié à droite, une moitié à

gauche. Je gesticule et je montre : comprenez-vous ? — Oui.

Pauvre Âne, il n'était pas content, il n'était pas heureux. Il n'avait pas de joie dans son cœur. Il marchait, l'air mélancolique et piteux. Oh ! pauvre bête ! J'ai pitié de lui. N'as-tu pas pitié de l'Âne, George. — J'ai pitié de la bête mélancolique, monsieur.

L'Enfant eut aussi pitié de l'Âne. L'Enfant avait bon cœur. Il donna du pain à la pauvre bête. — Nous ne comprenons pas.

Vous ne savez pas ce que l'Enfant donna à l'Âne. Le *pain* est excellent à manger. Regardez ici ces épis de froment et de seigle. Avec le froment on fait le pain blanc ; avec le seigle on fait le pain noir. — Nous comprenons.

L'Enfant donna du pain à l'Âne. N'était-il pas joyeux, le bon Enfant ? — Si, il était tout joyeux. — Oui, il avait la joie dans son cœur, la joie de donner son pain à la bête mélancolique.

Que fit l'Âne, Olive ? Ne releva-t-il pas la tête et ne cria-t-il pas *Hi-han ?* — Si. — Oui : quand l'Âne rencontra l'Enfant sur la place, il avait l'air mélancolique et piteux, et sa tête était baissée. Baisse la tête, George. — Je baisse la tête. — Relève la tête, ami. Eh bien ! l'Âne releva la tête parce que la joie entra dans

son cœur. Il prit le pain et dit “Merci” à l'Enfant: *Hi-han! Hi-han!*

Au revoir, petits amis; vous avez compris la fable, n'est-ce pas? — Oui, oui, monsieur. Nous comprenons parfaitement tous les mots, excepté *un matin.* — Demain nous parlerons du matin et du soir, de la nuit et du jour.

XIII.

LE JOUR ET LA NUIT.

Apprenez par cœur pour demain les quatre vers suivants.

LE PETIT TÉMÉRAIRE.

Perché sur une table, un petit Téméraire
S'écriait : "Ah ! que je suis grand !"
Patatras ! le voilà par terre.
Ah ! qu'il est petit maintenant !

Vous m'avez demandé hier, amis, ce que c'est que le *matin*. — Qu'est-ce, monsieur ? — C'est une partie du jour, et le jour est une partie de l'année, la trois cent soixante-cinquième partie

de l'année, ou bien la trentième partie du mois, ou bien encore la septième partie de la semaine.

Vous ouvrez de grands yeux, mes enfants. Je n'en suis point étonné. C'est parce que vous ne savez pas ce que c'est que *année, mois, semaine* et *jour*.

Désirez-vous le savoir ? — Oui, monsieur. — Venez tous à la fenêtre. Voilà le ciel, le ciel immense, le beau ciel bleu. Oh ! qu'il est beau, qu'il est pur, qu'il est clair, qu'il est élevé le ciel d'Amérique ! — Oui, monsieur ; il est bleu, il est beau, il est pur. — Regardez là-haut, dans la direction de mon doigt. Fixez vos yeux sur ce point brillant, un peu plus gros que la tête d'Arthur, regardez fixement cette splendeur du ciel. . . . Pourquoi fermez-vous les yeux ? — C'est très-brillant, monsieur. — Trop brillant pour vos yeux. — Oui, nous ne pouvons regarder fixement.

C'est le soleil, mes enfants, le roi du jour. Ne connaissez-vous pas les rois ? — Non. — Vous n'avez pas de rois en Amérique. Vous avez le président Grant. En Italie on a le roi Victor-Emmanuel, et en Angleterre la reine Victoria. — Nous avons le roi-soleil, monsieur. — Bravo ! Marguerite : voilà un grand roi pour l'Amérique.

Eh bien ! le soleil est le roi du jour. Au

commencement du jour, le soleil se lève de ce côté-là, à l'orient; à la fin du jour, il se couche là, à l'occident; au milieu du jour il est au-dessus de nos têtes, au haut du ciel: le voilà.

Le commencement du jour, c'est le matin. Nous nous levons le matin. Le soleil aussi se lève le matin. Il se lève de grand matin. À quelle heure se lève-t-il? . . . Je tire ma montre de ma poche. Voilà ma poche, et voilà ma montre.

Où est ta montre, Arthur? — Elle est dans ma poche. — Tire ta montre de ta poche et parle. — Je tire ma montre de ma poche. Voilà ma montre. — Regardez, chers amis, voilà deux aiguilles qui marchent sur la montre d'Arthur, sur le cadran. Les aiguilles marquent les heures. Voyez-vous ces chiffres, un, deux, trois, etc.

Eh bien! À quelle heure se lève le soleil? — Il se lève à six heures. — Oui, il s'est levé ce matin à six heures.

À quelle heure te lèves-tu, Olive? — À sept heures. — Et toi, Marguerite? — Après sept heures. — À sept heures et demie? Voilà un demi sur la planche: $\frac{1}{2}$. — Oui, monsieur, je me lève à sept heures et demie. — Et toi, George? — Je me lève après sept heures, et avant sept heures et demie. — Te lèves-tu à sept heures et

un quart ? Voilà un quart $\frac{1}{4}$ sur la planche. — Oui, monsieur : je me lève à sept heures et un quart.

Le soleil est au ciel le jour, mes enfants, depuis le matin jusqu'au soir. À la fin du jour il disparaît. Nous ne voyons plus sa brillante lumière. Il fait obscur après son départ. La nuit, la noire nuit arrive. Le silence règne sur la terre. L'activité des hommes a cessé.

Le jour a un roi, mes amis, et la nuit a une reine, une riante et douce reine, une charmante reine toute blanche, qui se promène lentement dans l'azur du firmament. C'est la lune.

Peux-tu regarder la lune fixement, Alice ? — Oui, je la fixe avec plaisir. — Et le soleil ? — Je ne puis pas le regarder fixement. — Pourquoi ? — Il est trop brillant. — Il est beaucoup plus brillant que la lune, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, mais la lune est plus belle et plus douce.

Le jour est la septième partie de la semaine. Le premier jour de la semaine est lundi ; le dernier est dimanche. Tu viens à l'école le lundi, n'est-ce pas, George ? — Oui. — Nous étudions le français à l'école les lundis, les mardis, les mercredis, les jeudis et les vendredis. Le samedi est un jour de congé. C'est le sixième jour de la semaine. Le dimanche est le septième. C'est le jour du repos et de la prière. Le dimanche est consacré à Dieu.

Combien de jours y a-t-il dans un mois, Alice ? Ne comprends-tu pas ? — Non. — Il y a douze mois dans l'année. Les voici : janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre.

Eh bien ! combien de jours y a-t-il dans un mois ? — Il y a trente jours dans un mois. — Oui : avril, juin, septembre et novembre ont chacun trente jours. Mais janvier est plus long : il a un jour de plus ; il a trente-et-un jours. Nommez les mois de trente-et-un jours. — Janvier, mars, mai, juillet, août, octobre, décembre. — Combien de jours a février ? — C'est le petit mois. Il a vingt-huit jours. — Il a vingt-neuf jours, tous les quatre ans, mes enfants. Cette quatrième année est l'année bissextile.

XIV.

LA PETITE MARIE.

Lisons ensemble la fable suivante de Mme Ferrier.

Qui n'aimerait la petite Marie !
  Elle est si sage dans la nuit !
Elle n'appelle ni ne crie,
  Et jamais ne fait aucun bruit.
S'il lui faut passer plus d'une heure
  Quelquefois, sans pouvoir dormir,
N'allez pas croire qu'elle pleure,
  Ou seulement pousse un soupir.
Elle attend que le jour paraisse ;
  Puis, tout doucement sort du lit
Pour savoir ce que maman dit :
  Si maman dort, elle la laisse.

Quand maman se réveille enfin :
  Bonjour, maman ! — C'est toi, ma fille !
Les yeux ouverts de grand matin !
  Sans dire mot ! qu'elle est gentille !
Viens m'embrasser, petit poussin.
  J'ai donc raison quand je m'écrie :
Qui n'aimerait ma petite Marie !

Comptez les vers de la fable. Combien de vers comptez-vous ? — Nous en comptons dix-neuf.

Comprenez-vous le sens général de la petite fable ? — Oui, mais nous ne comprenons pas tout. Il y a des mots nouveaux. — Tant mieux ! nous allons grossir notre petit vocabulaire.

Voyons ! dites-moi ce que vous comprenez. Parlez tour à tour. Commence, Olive.

La petite Marie est l'héroïne de la fable. — Continue. — C'est une bonne petite fille. On aime la petite Marie. — Oui : qui n'aimerait la petite Marie ! Tous l'aiment. Elle est aimée de tout le monde, parce qu'elle est bonne et sage, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur. — Si tu es bonne comme la petite Marie, on t'aimera, Olive. — Je suis sage. — Oui, mon enfant, tu es sage, et pour cette raison, ton papa et ta maman, et tous les enfants, et moi, nous t'aimons.

À ton tour, Élise. Parle de la petite Marie. — Elle est si sage dans la nuit ! — Très-sage. —

N'est-elle pas sage dans le jour ? — Si, Élise : elle est sage le jour et la nuit. Elle n'appelle ni ne crie. — Je ne comprends pas *appelle*. — Quand tu cries : " Maman, maman, venez ici ! " tu appelles ta maman. — La petite Marie n'appelle-t-elle pas sa maman la nuit ? — Jamais : et jamais elle ne fait du bruit. — Du *bruit ?* — Oui.

Écoutez, mes enfants. N'entendez-vous pas du *bruit* dans la rue ? Venez voir la rue, accourez, venez à la fenêtre. Voilà la rue ! voilà les hommes et les femmes dans la rue. Et voilà une voiture. Voyez : une voiture et deux beaux chevaux bruns dans la voiture. Comme ils courent ! Ils ne marchent pas. Ils vont au galop. Ils courent comme le *vent*. Je souffle sur ma main. Le vent souffle dans les arbres du parc et agite les branches des arbres. Les chevaux courent donc comme le vent. Et voyez aussi cette grosse charette conduite par quatre grands chevaux. Comme ils sont courageux, forts et dociles !

Eh bien ! mes enfants, ces hommes et ces femmes qui parlent et qui marchent dans la rue, ces chevaux de voiture qui courent, cette charette qui roule sur le pavé, ne font-ils pas de bruit ?

Le silence ne règne pas dans la rue, n'est-il

pas vrai ? — C'est vrai. — J'entends beaucoup de bruit. N'entendez-vous pas le bruit de la rue ? — Si, monsieur, nous entendons le bruit de la charette, des chevaux, des hommes et des femmes.

Eh bien ! la nuit la petite Marie est tranquille, silencieuse ; elle ne fait aucun bruit, pas le plus petit bruit.

Parle, Alice : nous t'écoutons.

Marie pleure la nuit. — Non, amie. Ne dis pas et ne crois pas que Marie pleure la nuit. "N'allez pas croire qu'elle pleure," dit la fable ; car elle ne pleure jamais la nuit. — Pourquoi ? — Parce qu'elle est bonne. Elle ne veut pas *éveiller* sa maman. — Plaît-il, monsieur ? — Ne comprends-tu pas ? — Non.

La nuit nous *dormons*, mes enfants. Julie, mets ta tête sur l'épaule de Marguerite. Ferme les yeux. Tu es comme ça quand tu dors. Dors-tu ? — Non. — Dors-tu le jour ? — Non. — Dors-tu la nuit ? — Oui, je dors la nuit. — Où ? — Dans mon *bed*. — Comment ! . . . Dans ton lit, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, je dors dans mon lit, près de ma mère.

Le matin, quand on frappe sur votre porte, vous ouvrez les yeux, mes enfants, vous vous *éveillez*. Comprenez-vous ? — Oui : nous nous éveillons le matin.

La petite Marie ne pleure pas, parce qu'elle ne veut pas éveiller sa mère qui dort près de son lit. Et cependant elle passe quelquefois plus d'une heure sans dormir. Pauvre petite ! elle ne peut pas dormir. Mais soyez bien sûrs qu'elle ne pleurera pas, qu'elle ne criera, ni n'appellera sa maman. Quelle bonne enfant ! — Oui, nous l'aimons. — Oh ! elle est si bonne qu'elle ne pousse pas un soupir. C'est un ange d'enfant. Voilà que tu pousses un petit soupir, Élise : pourquoi soupires-tu ? — Je ne sais. — Pousse encore un soupir, car Julie veut entendre ton soupir. . . . Voilà un bon gros soupir cette fois.

Nous allons finir, mes amis. Nous continuerons demain, mercredi, l'étude de la petite fable. Soyez tous bons et sages la nuit ; n'appelez ni ne criez, ne faites aucun bruit, car à côté de vous dort votre tendre mère. Ne l'éveillez pas, mes enfants. Elle est si fatiguée ! tout le jour elle a travaillé pour votre père, pour vous, petits, et pour les pauvres. Laissez-la dormir jusqu'au jour, jusqu'au grand jour. Le soleil de sa douce lumière matinale l'éveillera. Tu seras là près de son lit, sous ses yeux, chère enfant, sage, bonne, souriante et joyeuse, et ta mère sera comme au paradis, et en te serrant sur son cœur, elle dira : " Oh ! qui n'aimerait ma bonne petite Marie ! "

XV.

LA PETITE MARIE. (SUITE.)

Encore la petite Marie. Elle a été si sage dans la nuit ! Avez-vous tous été sages la nuit passée ? — Oui, oui. — Je n'en doute pas, chers enfants. Avez-vous bien dormi ? — Oui. — Où as-tu dormi, Benjamin ? — Dans mon lit, dans la petite chambre, près de la grande chambre de maman. — As-tu éveillé ta mère la nuit ? — Non, monsieur, je n'éveille jamais maman. — Tu es bon, petit, comme Marie est bonne et sage.

La petite Marie s'éveille quand le jour paraît, quand le soleil est levé. Et alors elle sort du lit, n'est-ce pas, George ? — Oui, je sors aussi du lit quand le jour paraît. Je ne dors plus quand

le soleil brillant entre dans ma chambre par la fenêtre. Je saute du lit. — Oh! tu sautes du lit, et en sautant du lit, tu fais du bruit, et le bruit éveille ta mère. Tu n'es pas sage, George. — Si, monsieur, je suis sage: maman dit que je suis un sage garçon, parce que je suis joyeux le matin. Ma mère a du plaisir quand elle me regarde sauter. — C'est bien, cher ami. Saute, saute beaucoup, si ta mère est heureuse quand tu sautes près de son lit.

Mais la petite Marie ne saute pas comme George: "Tout doucement elle sort du lit pour savoir ce que maman dit." Maman dort-elle? maman est-elle éveillée? voilà le problème qui est dans la tête de la petite Marie. Et elle va doucement, sans bruit, se placer devant le grand lit de sa mère. Voyez! comme elle la regarde! comme elle l'admire en silence! car sa mère dort et Marie ne l'éveillera pas.

Que fait la petite fille, monsieur? — Elle laisse sa mère. Elle part tout doucement et va jouer sur son petit lit.

Enfin la maman de Marie se réveille, car le soleil est déjà haut dans le ciel. Il est huit heures. Voyez courir la petite Marie. Elle saute aussi maintenant, elle saute comme George. Elle a entendu sa mère qui l'appelle. Elle saute au pied du lit, elle saute sur le lit de sa mère.

La voilà dans ses bras. “ Bonjour, maman, bonjour ! dit-elle.”

Que dit la maman de Marie ? — “ C’est toi, ma fille ! Les yeux ouverts de grand matin ! ” — Elle dit encore autre chose. — Oui : “ Qu’elle est gentille ! ” — Et pourquoi est-elle gentille ? — Parce qu’elle a été sage dans la nuit, parce qu’elle n’appelle ni ne crie et jamais ne fait aucun bruit. — Oui, Olive : et aussi parce qu’elle ni pleure ni ne soupire quand il lui faut passer plus d’une heure sans dormir. — Et parce qu’elle sort tout doucement du lit, n’est-ce pas, monsieur ? sans sauter, comme moi. — Oui, George, et parce qu’elle ne dit mot le matin, quand sa mère dort. Elle ne dit pas un mot.

La mère de Marie appelle la petite fille *petit poussin :* pourquoi, monsieur ? — C’est un nom d’amitié. Marie est comme un petit poussin.

Ne connaissez-vous pas les poussins ? — Non. — Vous connaissez le coq : vous avez vu le coq, qui n’estime pas la perle et qui aime les grains d’orge ? — Oui : le coq est un petit poussin ? — Non, chère amie, c’est le père des petits poussins. Voilà la poule sur ce tableau, la mère, la bonne mère des petits poussins.

Ils sont si gentils les petits poussins, si vifs, si alertes, quand ils trottinent devant leur mère,

derrière leur mère, tout autour de la grosse poule qui les appelle sans cesse, "Venez petits! crie-t-elle, venez! venez! venez! petits, venez!

N'as-tu pas vu, George, les petits poussins avec la grosse poule?—Si, je les ai vus à la ferme. — Et dans la prairie du fermier? — Oui, monsieur. — Les as-tu vus courir devant la poule? — Oui, souvent: ils sont si drôles! — Sautent-ils comme toi?—Plus que moi. Je les ai vus sur le dos de la grosse poule. — Quelle bonne mère, n'est-ce pas?—Oui, elle est très-bonne. J'ai vu sept, huit poussins sous la poule. — Oui, cher garçon: la poule ouvre ses ailes bien larges, et elle prend tous ses enfants sous ses ailes, leurs petites têtes dans ses plumes, comme la mère de Marie prend sa fille dans ses bras. Et tous les petits poussins sont là bien près l'un de l'autre, qui parlent, et qui parlent, et qui se poussent dans leur lit de plumes. Cependant la bonne mère est immobile et crie tout doucement à ses enfants: "Soyez sages, mes fils et mes filles, ne vous disputez pas, ne vous poussez plus, soyez sages, soyez bons. Ne parlez donc plus! silence! Le soleil est couché, votre père est sur sa perche, il ne chante plus, toutes mes sœurs dorment. Dormez aussi, mes enfants, sous mes ailes, dans mes plumes!

Vous vous éveillerez demain avec le jour,

quand le coq, notre maître et seigneur, annoncera le retour du soleil. Vous entendrez sa voix de Stentor, mes enfants, quand il criera au fermier, à la fermière, à la rouge Brigitte : éveillez-vous ! levez-vous ! il est quatre heures et demie ! Vous l'entendrez crier cent fois aux vaches, aux chevaux, à la chèvre, aux brebis, au grand tapageur noir du chenil et à tous les échos du village : éveillez-vous ! éveillez-vous ! le soleil est au ciel. Vous entendrez demain, l'appel de votre père. Bonne nuit, mes enfants ! bonne nuit, mes amours ! "

XVI.

L'ANGE GARDIEN.

Voici une petite prière, chers enfants, que vous mettrez dans votre mémoire. C'est une prière à l'Ange gardien.

Veillez sur moi quand je m'éveille,
  Bon Ange, puisque Dieu l'a dit ;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
  Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse ;
  À mes côtés marchez sans cesse ;
Parlez-moi le long du chemin ;
  Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
  Bon Ange, donnez-moi la main.

Mme Tastu.

J'examine si vous comprenez, amis. Vous connaissez le bon Ange, n'est-ce pas, l'Ange gardien, l'Ange qui garde, qui protège les enfants et les hommes ? — Oui, monsieur : maman dit que le bon Ange est triste, quand les enfants sont méchants. — Et quand les enfants sont sages, le bon Ange est joyeux, il sourit doucement de plaisir. — Que fait-il, monsieur ? — Il *sourit* doucement. Regardez Élise : elle sourit ; elle a toujours un doux sourire sur les lèvres. Le bon Ange sourit comme Élise, quand vous êtes bons et sages. Mais quand vous n'êtes pas sages, il est triste, il met sa tête sous son aile. — Il a deux ailes, monsieur. — Oui, George. Il met sa tête sous une de ses deux ailes, il ne regarde plus le méchant enfant, il ne marche plus à ses côtés, il ne lui parle plus le long du chemin. — Où est le *chemin ?* — Venez voir le parc devant nos fenêtres. Regardez. Voyez-vous les enfants jouer et courir dans le chemin ? — Oui. — Ils sont sages. L'Ange gardien est content et heureux. Ils jouent sans se disputer, ils ne se battent jamais . . . Oh ! que vois-je ? en voilà deux qui se battent ! ils se donnent des coups. Méchants enfants ! les voilà qui se roulent par terre ! L'ange gardien est triste : il met la tête sous son aile.

Mais tous les autres consolent le bon Ange ;

car ils sont sages. Ils jouent dans le chemin et ne courent pas sur le vert gazon. Voyez le vert gazon près du chemin, sous les grandes arbres, sous les vieux ormes majestueux.

Qu'il est riant et frais le vert gazon de mai! N'admirez-vous pas, mes enfants, les petites fleurs blanches au milieu du tapis vert? Qu'elles sont coquettes ces joyeuses marguerites! — Oui, monsieur, nous admirons le vert gazon et les joyeuses marguerites. — Voilà un moineau, dans le gazon, près des marguerites. Le voyez-vous? — Le petit oiseau? — Oui: C'est un Européen, un moineau d'Angleterre. Il aime l'Amérique, le mois de mai, les fleurs et le gazon, et il aime les gros ormes qui portent sa petite maison. Ne voyez-vous pas sa petite maison sur la branche, près du vieux tronc, là, là, droit devant nous? — Si, si: la voilà.

Mais n'oublions pas le bon Ange.

"Veillez sur moi, quand je m'éveille, prie l'enfant, car Dieu l'a dit." N'est-ce pas Dieu qui a dit à l'Ange de venir près de nous, chers amis? — Si, monsieur: le bon Ange est le messager de Dieu. — Et Dieu n'a-t-il pas dit à l'Ange: "Veillez sur mes enfants; penchez-vous sur leur petit lit la nuit quand ils dorment; protégez-les, conduisez-les?" — Dieu l'a dit. Mais nous ne comprenons pas *penchez-vous*. —

Je me penche à la fenêtre pour regarder dans la rue. Quand ta petite sœur dort dans son petit lit, dans son berceau, Marguerite, ta mère ne lui donne-t-elle pas bien souvent un doux baiser d'amour. — Si, monsieur, elle lui donne beaucoup de doux baisers dans son berceau. — Ne se penche-t-elle pas sur ta petite sœur ? — Si, elle se penche. — Et toi ? — Je monte sur une petite chaise doucement, sans bruit, je me penche avec précaution sur le berceau de Juliette, et tout doucement je lui donne un doux baiser d'amour. — Et ta mère sourit, n'est-il pas vrai ? — C'est vrai, monsieur. — Eh bien ! ton bon Ange sourit aussi, parce que tu es sage, que tu aimes ta petite Juliette ; parce que ta mère sourit et que toi, amie, tu rends ta mère heureuse.

Nous avons fini la leçon.

Monsieur ! monsieur ! voilà encore le moineau sur le tapis vert. — Que fait-il là ? — Il n'est plus là : il est parti avec quelque chose dans sa bouche. — Non : dans son *bec*. Où est-il allé ? — Dans la petite maison près du vieux tronc. — Patience ! il sortira bientôt. Fixons bien nos yeux sur la porte de sa maison. . . . — Il ne sort pas. — Il va sortir. . . . Le voilà : il descend sur le gazon. — Regardez ! regardez, monsieur ! il a encore quelque chose dans son

bec. — Oui : c'est un brin de fine paille. Il quitte le gazon, il vole, il remonte vers sa maison avec le brin de paille.

Cette paille est pour son nid, chers amis. Il fait son nid, un nid bien doux pour ses enfants. — A-t-il des enfants ? — Pas encore. Ses enfants viendront le mois prochain, en juin. La bonne mère les voit déjà dans son imagination. Ils sont dans son cœur déjà. Elle les aime, elle travaille pour eux ; c'est pour eux qu'elle descend sur le gazon, qu'elle cherche le brin de paille. Elle prépare pour ses enfants le bon petit berceau. La mère moineau est comme ta mère, Marguerite.

XVII.

PIGEON VOLE.

VOULEZ-VOUS jouer aujourd'hui ? — Oui, Oui, jouons. — Jouerez-vous sagement comme les bons enfants du parc ? — Nous serons sages. — Ne causerez-vous aucune tristesse, ne ferez-vous aucune peine à l'Ange gardien ? — Non, monsieur, nous ferons rire l'Ange gardien.

En jouant, mes enfants, il faut parler français. Parlerez-vous français ? — Oui, nous le promettons.

Nous jouerons "Pigeon vole." — Nous comprenons. Le pigeon est un oiseau : il vole. — Où vole-t-il ? — En l'air. — Perche-t-il sur les arbres comme le moineau ? — Non. — Où se

repose-t-il quand il est fatigué de voler ? — Dans sa maison. — Oui : dans le colombier. Et il se repose aussi sur nos maisons, sur les toits, au sommet de nos maisons. Il se promène sur les toits. Ses deux enfants courent après lui sur les toits. — Pourquoi ? — Parce qu'ils ont faim ; ils demandent la nourriture à leur père.

Pour jouer "Pigeon vole," il vous faut connaître les oiseaux et les autres animaux.

J'ai ici beaucoup de tableaux couverts d'animaux. . . . Je montre un cheval, un âne, un bœuf, un chameau, une vache, un veau. Voilà une brebis, un agneau et une chèvre. Voyez-vous ses cornes ? — Oui, la chèvre a deux cornes.

Voilà un chien, un chat et un renard. Le renard est un rusé compère : il a mille ruses dans son sac. — Le chat est rusé aussi. — Certes, très-rusé. Aimez-vous le chien ? — Oui, il est fidèle et intelligent. — C'est le compagnon de l'homme. Je préfère le chien et le cheval à tous les autres animaux domestiques.

Voilà le lion, le tigre, le léopard et l'ours. Voilà un loup, une méchante bête qui mange les pauvres petits agneaux et met le désespoir dans le cœur de la brebis. — C'est une bête cruelle, monsieur.

Regardez tous ces jolis oiseaux : le canari, le

rossignol, l'alouette. C'est l'oiseau du ciel, mes amis. Elle monte dans l'air, bien haut, bien haut, et chante dans le ciel, au-dessus des champs verts.

Voilà l'oiseau-mouche, le plus petit de tous les oiseaux. Il ressemble au papillon que voilà. Il vole sur les fleurs, sur les roses, sur les lis, comme le léger et volage papillon.

Voilà l'oiseau-moqueur. C'est l'artiste de la Floride. . . . Regardez cet aigle fier et superbe, et cet oiseau de proie, ennemi des pigeons et des petits oiseaux : c'est l'épervier.

Oh ! quelle vilaine bête ! c'est une chauve-souris. Elle aime les ténèbres de la nuit. Elle a horreur de la lumière du jour, comme le hibou. — Le hibou a de grands yeux, monsieur. — Oui, et cependant il ne voit que dans la nuit. C'est la nuit qu'il chasse, qu'il entre dans les colombiers. — Papa dit que le hibou est philosophe. — C'est vrai : le hibou et le bœuf sont deux grands philosophes. Ils méditent beaucoup. Quand le bœuf est immobile dans la prairie, la tête droite, son grand œil fixé sur le tronc d'un arbre, à quoi pense-t-il ? — Nous ne savons pas à quoi il pense. — Et savez-vous à quoi pense le hibou tout le jour, au fond de son trou ? — Non.

Voilà une fourmi, George. Elle est indus-

trieuse, n'est-ce pas ? — Oui, elle travaille tout le jour avec ses sœurs. — Où ? — Sur la terre, dans la prairie. — Elle travaille sur la terre et dans la terre, dans sa fourmilière. On la rencontre partout, au jardin, aux champs, dans la prairie, active et vigilante toujours.

Maintenant nous pouvons jouer " Pigeon vole."

Viens ici, Julie. Je mets mon doigt sur mon genou. Mets ton doigt à côté du mien. Mets le bout de ton doigt sur mon genou. Écoute et regarde.

" Pigeon vole ! " vois-tu ? je dis " Pigeon vole," et je lève mon doigt. — Oui, monsieur : tu dis " Pigeon vole," et tu lèves ton doigt. — Lèves-tu ton doigt ? — Je ne lève pas mon doigt. Il est sur ton genou. — Il faut lever ton doigt quand je dis " Pigeon vole." N'est-il pas vrai que le pigeon vole ? — Si. — Le pigeon n'est-il pas un oiseau ? — Si.

Recommençons. Vite le petit doigt sur mon genou près du mien. — Voilà, monsieur. — Sois attentive. Je parle et je lève mon doigt.

Chat vole ! . . . Pourquoi lèves-tu ton doigt ? — Parce que tu lèves ton doigt. — Le chat vole-t-il ? — Non, bien sur ! — Par conséquent il ne faut pas lever ton doigt. — Pourquoi lèves-tu ton doigt, monsieur ? — C'est une ruse, amie,

c'est pour te faire aussi lever ton doigt. Si tu lèves ton doigt quand je dis : " Chat vole," tu payeras un gage.

Viens ici, George. Jouons. — Voilà mon doigt, monsieur, sur ton genou. — Je commence.

Pigeon vole ! — Je lève mon doigt. — Corbeau vole ! — Je lève mon doigt. — Papillon vole ! Chauve-souris vole ! Mouton vole ! . . . Ah ! te voilà attrapé, George. Tu as levé le doigt. — Oui, monsieur, mon doigt a suivi le vôtre. Je sais bien que le mouton ne vole pas. — Paye un gage. — Voilà mon livre.

Viens, Alice, approche. Jouons ensemble. Sois prudente. Canari vole ! — Je lève mon doigt. — Rossignol vole ! — Je lève mon doigt. — Oiseau-mouche vole ! — Je lève mon doigt. — Pinson vole ! — Je lève mon doigt. — Chameau vole ! — Je lève mon doigt.

Oh ! petite, tu lèves le doigt. Un chameau qui vole dans l'air ! Ce serait un gros oiseau, n'est-ce pas ? — Je suis attrapée, monsieur. — Donne ton gage. — Je donne ma bague.

Adieu, mes petits amis.

XVIII.

LES GAGES.

Je désire reprendre mon livre, monsieur. — Et moi ma bague. — Mon livre m'est nécessaire pour étudier mes leçons. — Il faudra le racheter, George. — Voyez mon pauvre doigt annulaire privé de sa bague, monsieur. Il est si triste depuis hier. — Oui : je suis sûr qu'il a froid, ton pauvre petit doigt. — Il a froid, monsieur. — Eh bien, rachète ta bague et sacrifie-toi, Alice, pour ton infortuné doigt annulaire. — Que dois-je faire ? — Une pénitence. — Je suis prète.

Voyons ! Benjamin est le plus jeune : il aura le privilége de fixer la pénitence. — Oh ! Benjamin, au nom de ta jeunesse et de ton inno-

cence je te supplie d'être doux pour moi. — Je veux être juste, Alice. Ta bague a un grand prix. — Tu as raison petit garçon : une légère pénitence ne peut pas racheter cette jolie petite bague, toute brillante d'or. — Elle porte une perle, monsieur. — Oui, une perle blanche comme les marguerites du parc.

Quelle pénitence dois-je donner, monsieur ? — Décide. — Alice chantera une chanson. — C'est impossible. N'entends-tu pas, petit barbare, que je peux à peine parler ? — Oui, tu es toute rauque, mon enfant ; tu as attrapé un méchant froid. Demande un fromage à Alice, Benjamin. Si le fromage est beau, nous lui rendrons sa bague.

Je suis prête à faire mon fromage, monsieur. — Dis-moi comment tu le feras. — Je tournerai avec rapidité et puis je m'abaisserai. — Tourne donc rapidement sur toi-même, Alice, et bien vite, bien vite abaisse-toi. Le vent entrera dans ta robe et tu nous donneras un volumineux fromage. — Voilà, monsieur ! — Admirable ! ta robe couvre la moitié de la chambre. Tu as reconquis ta jolie bague.

À mon tour, monsieur. Je veux racheter mon livre à tout prix. — À tout prix ! Prends garde, George. Nous allons te fixer un haut prix. — Je sauterai sur la chaise, mes deux pieds

comme ça. — À pieds joints. Non, ami, tu ne peux pas sauter si haut à pieds joints. — J'apprends la gymnastique, monsieur. — N'importe ! nous te trouverons une autre pénitence. Nous t'imposerons d'être immobile sur ta chaise, immobile comme ton livre sur la table pendant dix minutes. — Quelle cruauté, monsieur ! — Préfères-tu compter vingt à rebours, comme ceci : vingt, dix-neuf, dix-huit, etc. Ou bien veux-tu faire le tour de la chambre à *cloche-pied*. — Comment, monsieur ? — À *cloche-pied*, sur une jambe. — Oui, je veux bien courir à cloche-pied pour racheter mon livre. — Eh bien ! Va, cher ami, plie le genou gauche, lève le pied gauche, et cours sur ton pied droit.

J'ai plié mon genou, j'ai levé mon pied, je cours, monsieur. — Prends garde de ne pas toucher le plancher du pied gauche. — J'ai fini et je reprends mon livre.

Mes enfants, vous apprendrez par cœur pour demain, jeudi, la première moitié de la fable suivante.

DIEU ME VOIT.

Dieu voit tout, dit souvent mon père ;
Dieu me voit donc, oh quel bonheur !
Dieu me voit auprès de ma mère,
Ou loin de son œil protecteur ;

Dieu me voit quand le jour m'éclaire
  Et que le ciel est azuré ;
Dieu me voit la nuit, solitaire,
  Et je sens mon cœur rassuré ;
Dieu me voit soumis et facile,
  Son regard double mon plaisir ;
Dieu me voit encore, indocile,
  Et me donne le repentir ;
Dieu me voit partout et sans cesse ;
  Je m'en souviendrai chaque jour
Pour tâcher de croître en sagesse,
  Et de mériter son amour.

XIX.

DIEU NOUS VOIT.

Récitez votre leçon, mes enfants. . . . C'est bien. Examinons la petite poésie de Mme. Ferrier.

Qu'est-ce que le père du petit garçon lui a dit ? — Il lui a dit souvent que Dieu voit tout. — Oui, l'œil de Dieu est ici, dans la chambre ; il est sur toi, Marguerite, sur nous tous, il est dans la ciel, il est sur la terre, il est partout. Où est Dieu, Benjamin ? — Il est partout. — Te voit-il ? — Oui. — Es-tu triste que Dieu te voie ? — Non. — N'es-tu pas heureux quand ton père et ta mère te voient et te regardent ? — Si, je suis heureux alors, et quand ils ne me regardent pas,

quand mon père lit son grand journal, ou que ma mère a sa grosse bible sur ses genoux, je suis malheureux. — Ne sois pas malheureux, petit ami, car tu n'es pas seul : il y a quelqu'un qui te voit et te regarde, quelqu'un qui a toujours son œil sur toi et qui t'aime comme ta mère et ton père t'aiment. Le petit garçon est heureux, n'est-il pas vrai, parce que Dieu le voit ? — Oui, car il dit : " Oh ! quel bonheur ! "

Quel bonheur d'être vu de Dieu, mes enfants ! Il vous voit et vous regarde toujours, son œil vous suit partout, il n'est jamais absent, ni distrait. Il vous voit auprès de votre mère, il vous regarde avec bonheur, quand auprès d'elle vous êtes sages et bons, quand vous la rendez heureuse, quand vous mettez sur ses lèvres un doux sourire, et dans son cœur la joie d'être votre mère. Vous souvenez-vous, mes amis, de la bonne petite Marie ? — Oui : elle était sage et faisait sourire le bon ange.

Marie faisait aussi sourire Dieu qui a envoyé l'ange gardien. Pendant que la maman de Marie dormait, et que la petite fille éveillée de grand matin jouait sur son lit sans faire de bruit, le bon ange était près de Marie, et Dieu voyait la maman, l'enfant et le bon ange, et il bénissait toute la petite famille.

Dieu est présent aussi, monsieur, quand je

saute au pied du lit de ma mère. — Oui, George, et il te bénit aussi, parce que ta mère est heureuse de te voir gai et joyeux.

Dieu ne vous voit-il pas, mes enfants, quand l'œil de votre mère n'est pas sur vous, quand elle lit sa grosse bible, et quand vous êtes loin de son œil protecteur ? — Vous avez dit, monsieur, que Dieu nous voit toujours. — Oui : écoutez le petit garçon.

" Dieu me voit quand le jour m'éclaire,
Et que le ciel est azuré."

Le ciel n'est pas toujours azuré, monsieur. — Tu as raison, Olive. Le ciel n'est pas d'azur tous les jours. Il y a des jours sans azur, sans soleil et sans lumière. Il y a des jours tristes, des jours noirs, des jours d'hiver, et des jours d'orage. — *Hiver* et *Orage,* monsieur ? — Oui, amie : tu vas comprendre.

Les mois du soleil sont passés. Mai et juin sont partis avec les roses, les jeunes feuilles vertes, le moineau du parc qui porte le brin de fine paille pour faire le doux berceau dans la petite maison du gros orme. Le rossignol ne chante plus dans le bosquet ; l'alouette ne monte plus dans l'azur, au haut du ciel ; la montagne et la vieille église ne crient plus : cou-cou, cou-cou ; le pommier n'a plus ses fleurs rouges, ni

sur sa branche le pinson qui salue l'aurore, et célèbre les charmes d'un beau soir. Juillet est venu avec ses feux, ses épis d'or, ses joyeux moisonneurs, ses glaneuses qui emportent sur leur tête le pain de décembre ; il est venu, il est parti avec ses pêches rosées, ses groseilles rouges, ses abricots jaunes. Août, septembre, octobre ont passé, novembre aussi. L'automne n'est plus.

L'automne est la troisième saison, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, mon ami. — Les saisons ont trois mois en Amérique. — Oui. — Notre automne est si beau ! mais il n'a pas quatre mois comme en France. — Il a trois mois en France comme en Amérique, George. — Vous dites : Août, septembre, octobre et novembre. — Pardonne-moi ma distraction, petit ami : août appartient à l'été. Nomme-nous les mois du printemps ? — Ce sont mars, avril et mai. — Tu connais donc les mois de l'hiver, la quatrième saison, la saison rigoureuse, la saison du froid, le temps de la misère pour les pauvres qui n'ont ni pain ni feu, et pour les moineaux qui sont sans nid, sans enfants et sans verdure. — Oui, je peux nommer les mois d'hiver. Les voilà : décembre, janvier, février.

Le ciel n'est pas azuré en hiver : Dieu abandonne-t-il le petit garçon ? — Non, Julie : Dieu

n'abandonne jamais ses enfants et ne détourne pas son œil paternel un seul instant. Écoutez.

> " Dieu me voit la nuit, solitaire,
> Et je sens mon cœur rassuré."

Le petit garçon n'a pas peur, la nuit. La solitude fait peur aux enfants, n'est-ce pas ? — Oui, je n'aime pas la solitude. — Il n'y a pas de solitude, Marguerite ; car Dieu est toujours là. Le petit garçon le sait bien. Son cœur n'est pas inquiet. Il est rassuré par la présence de Dieu. Dans les ténèbres et la solitude de la nuit, Dieu est la lumière et le compagnon.

Adieu, petits amis. . . . — Vous n'avez pas expliqué *l'orage*, monsieur. — Je l'oubliais.

Écoutez le vent qui souffle dans les arbres : les grands ormes secouent leur chevelure ; leurs grosses branches se font la guerre ; la tempête est dans la tête des géants du parc. Plus de petits oiseaux. Où sont les papillons qui font l'amour ? Les marguerites cachent leur tête blanche sous l'herbe qui se couche par terre. . . . Regardez dans la rue. Elle est déserte. Toutes les portes des maisons sont fermées. Voilà un petit cheval brun qui emporte au galop son maître et sa voiture. La poussière remplit ses naseaux. Il a la fièvre le pauvre animal : il jette à droite et à gauche sa tête per-

sécutée par les vents; ses yeux sont à moitié fermés, et ses oreilles effrayées se rejettent en arrière sur son cou qui tremble.

C'est que le firmament est plein de bruit, mes enfants. Entendez-vous le tonnerre qui gronde; un coup, deux coups, trois coups, dix coups! Jupiter roule sa voix terrible au-dessus de nos têtes épouvantées. Pitié, pitié! maître de l'Olympe! rends-nous l'azur et la paix.

Au revoir, mes enfants, n'ayez pas peur: nous avons rêvé. Le ciel est bleu, nous sommes en mai; sur les arbres pas une feuille ne remue, et j'entends chanter le rouge-gorge. Voilà la noire hirondelle qui poursuit les moucherons dans un rayon du soleil.

XX.

L'ÉCUREUIL.

Lisons une petite fable.

Voyez ce petit écureuil
Dans les branches de ce tilleul :
Comme avec sa queue en panache,
Sa fine oreille et sa moustache,
Ses yeux brillants, son nez pointu,
C'est un drôle d'individu !
Il s'élance, bondit, sautille
De la façon la plus gentille.
S'il voulait bien venir vers nous
Il serait un de nos joujoux ;
Nous lui donnerions une cage,
Pourvu qu'il fût toujours bien sage.
Écureuil, mon ami,
Viens un peu par ici.

Tiens, voici sur l'herbette
Une châtaigne, une noisette ;
Mais bah ! cet ingrat entêté
D'un bond choisit la liberté.

George, je te donne la parole. Faisons la description du héros de notre fable. — C'est un drôle de héros. — C'est un héros, ami. Les petites filles l'appellent sur l'herbette, de jolies petites filles, bien douces, bien gentilles. De leur voix enchanteresse elles l'appellent, elles l'invitent à un banquet. "Mon ami, écureuil, mon ami, disent-elles tour à tour, viens un peu par ici. Pour toi, beau sauteur des branchettes, pour toi nous avons mis sur l'herbette jaune et molle, une châtaigne, une noisette, la noisette du noisetier de grand-père. C'est un plat de roi, ami : viens, descends de ton tilleul, assieds-toi au festin."

Eh bien, George, vois-tu le petit écureuil quitter sa branchette ? — Non, il est entêté. — Tu le calomnies, mon garçon. Il aime la liberté ; à aucun prix il ne veut entrer dans la cage des petites filles. A-t-il tort ? — Il a raison : je ne voudrais pas non plus vivre en cage, sans la liberté de courir où je veux. — Il a faim cependant. C'est en novembre que les jeunes filles l'appellent sur l'herbette, et depuis plus d'un jour les arbres du bois sont sans noisettes. — Il souffre,

monsieur, puisqu'il a faim. — Oui, mais il aime la liberté ; il souffre la faim plutôt que d'accepter la servitude dans la cage dorée des jeunes filles, toujours pourvue de noisettes et de châtaignes.

Je comprends, monsieur, que votre écureuil est un héros et je ne dirai plus : drôle de héros. Voulez-vous que je fasse sa description? — Je te l'ai dit : tu as la parole et nous t'écoutons tous.

Le petit écureuil est dans les branches d'un tilleul. Il a sa queue en panache. . . . Je connais sa queue, monsieur, sa queue longue et riche de beaux poils bruns, qu'il balance sur son corps mince et sur sa tête si vive ! Mais je n'ai pas vu le *panache*. — Il n'a pas de panache : sa queue est comme un panache. Quand tu seras chez tes parents, George, pendant les vacances, à la campagne, va chez le fermier du village. — Pourquoi ? — Pour faire un panache. Va dans sa basse-cour et au bord de l'étang, où nagent les canards, les oies et les cygnes. Ramasse les plumes des poules, du coq et des oiseaux de l'étang. — Pourquoi ? — Pour faire un panache. Tu as ramassé les plumes, n'est-ce pas ? — Non, monsieur, mais je les ramasserai. — Tu les ramasseras, puis tu les lieras par l'extrémité inférieure. — Oui. — Ton panache est fait, un drôle de panache. Voilà en bouquet les plumes du coq,

du canard, du cygne et de l'oie, qui toutes ensemble voltigent devant tes yeux. Comprends-tu que la queue de l'écureuil est comme un panache ? — Oui, elle voltige sur sa tête.

Continue ta description. — Notre écureuil a l'oreille fine. — Oui, il entend le bruit le plus léger. — Il porte une moustache ; ses yeux sont brillants, son nez est pointu. C'est un drôle d'individu. J'aime à le voir s'élancer, bondir et sautiller. — Il saute d'une façon si gentille ! — Je l'ai vu mal sauter, monsieur. Je l'ai vu manquer sa branchette, je l'ai vu tomber sous l'arbre. — Pauvre écureuil ! il était mort. — Non : il se releva aussitôt, et rapide comme le vent il courut vers le tronc de l'arbre, grimpa le long du tronc. — Il grimpait vite ? — Une minute après sa chute, monsieur, il était sur une grosse branche, bien assis, et me regardait de ses yeux brillants ; sa queue en panache se balancait au-dessus de sa tête. Je crois qu'il se moquait de moi. — Non, George : il jouissait de la liberté.
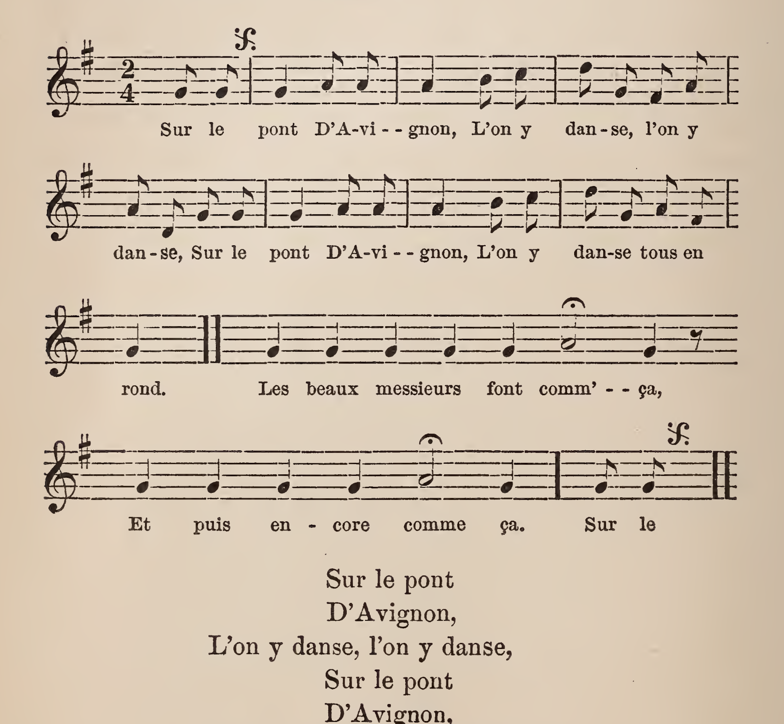
XXI.

LE PONT D'AVIGNON.

Sais-tu danser, George ? — Non, monsieur ; ma sœur danse tous les mardis et tous les jeudis avec les petits messieurs et les petites demoiselles, chez le maître de danse. — L'as-tu vue danser ? — Oui, cela m'amuse, et j'aime à entendre le violon. — Mais tu ne danses pas avec les petites demoiselles? — Non, je suis trop jeune pour danser. — Chantes-tu ? — Je chante pour ma mère et pour moi, sans musique. Ma sœur dit que je chante faux.

Eh bien, mes enfants, vous allez tous chanter aujourd'hui et danser en rond. Ne chante pas faux, George, et ne saute pas plus vite que les

petites filles dans notre danse en rond. Va au piano, Julie. Tu donneras le ton et la cadence à tous les petits enfants.



Sur le pont
D'Avignon,
L'on y danse, l'on y danse,
Sur le pont
D'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.

Les beaux messieurs font comm' ça (bis).
Sur le pont
D'Avignon, etc.

Comment est-ce que les *beaux messieurs* font, Arthur ? — Je l'ignore. — Réponds, Julie. — Ils

font une belle révérence, beaucoup de belles révérences aux dames. — C'est bien. Mes enfants, en dansant et en chantant, faites tous de belles et profondes révérences, comme ça. Recommencez. . . . Voilà de belles révérences.

Que font les *blanchisseuses* sur le pont d'Avignon ? — Nous ne connaissons pas les blanchisseuses. — Regardez la manchette d'Élise. Je vous la montre. C'est du linge. Le col de Benjamin, le mouchoir blanc de Marguerite que voilà sur ses genoux, la chemise de ton petit frère, George, tout cela est du linge. Le linge est blanc, n'est-ce pas ? — Il est blanc. — C'est la blanchisseuse qui blanchit le linge. Elle prend de l'eau chaude, dans l'eau elle met du savon, et puis elle plonge, comme ça, tout le linge dans l'eau. Et ensuite que fait-elle ? . . . Elle lave le linge, mes enfants : elle retourne la manche de sa robe, et la manche de sa chemise, bien haut, au-dessus de son coude.

Dites-moi comment elle fait pour laver le linge. Quel mouvement fait-elle ? imitez le mouvement des bras de la blanchisseuse. — Elle fait comme ça. — C'est bien. En chantant, imitez donc la blanchisseuse.

Vous connaissez les *tailleurs ?* — Oui. — Que font-ils ? — Ils font des habits et des pantalons. — Oui : ils coupent le drap et puis le cousent.

Comment cousent-ils ? — Ils ont une aiguille et du fil, et ils cousent comme ça. — Tu les imites parfaitement, Arthur.

Voyons, mes amis, mettons les tailleurs du pont d'Avignon dans notre chanson : "les tailleurs font comme ça." Imitez-les bien.

Et les *forgerons*, comment font-ils ? Vous les connaissez. Quand le cheval a son pied nu, quand il a perdu son fer, le pauvre animal marche difficilement. Il a mal au pied quand il le met sur les pierres dures de la rue. Alors son maître le conduit chez le forgeron. — Nous comprenons : le forgeron frappe sur le fer, il fait comme ça. — C'est bien : imitez les forgerons du pont d'Avignon.

Et le *vanneur*, l'avez-vous vu vanner les grains ? — Où vanne-t-il ? — Dans la grange de la ferme. Au mois de juillet, au mois d'août, allez dans les champs et vous verrez les épis jaunes, les gros épis de froment, d'orge, de seigle, tomber sous la faux du *faucheur*. . . . Regardez : je dessine une faux sur la planche. Voilà la faux des faucheurs. Ils fauchent le grain comme ça.

Voyons : chantez mes enfants, chantez, fauchez comme les faucheurs du pont d'Avignon. — Ne fauchons-nous pas bien, monsieur ? — Vous fauchez comme de vieux faucheurs. —

Nous voulons aussi vanner comme de vieux vanneurs. Mais nous n'avons pas vu les vanneurs. — Quand les grains sont coupés et les épis réunis en gerbe, le fermier met les gerbes sur son char, n'est-ce pas ? — Oui, et les chevaux tirent le char plein de gerbes. — Et ils le conduisent à la ferme, dans la grange. — Oui. — Et pendant l'hiver, les ouvriers du fermier battent les grains. Et après, George ? — Après, monsieur ? c'est fini ; les grains sont sortis des épis. — Oui, mais ce n'est pas fini. On ne laisse pas les grains sur l'aire de la grange. On en fait un tas, n'est-il pas vrai ? — Un *tas ?*

Mettez tous vos livres ici, au milieu de la chambre, les uns sur les autres. — C'est fait, monsieur. — Voilà un tas de livres. — Nous comprenons. Les grains sont en tas, et puis les ouvriers mettent les grains dans des sacs. — Non, non, mes enfants, pas encore. Ne voyez-vous pas cette paille mêlée avec les grains, ne voyez-vous pas la poussière qui vole dans la grange et retombe sur les grains. Que dira le fermier si vous mettez dans ses sacs cette poussière et cette paille ? — Il sera mécontent.

Voilà le vanneur, mes enfants : il prend son van ; son van est chargé de grain, de paille, de terre et de poussière ; il fait danser comme ça, tout doucement, son van ; il vanne, vanne,

vanne ; la poussière s'envole, et la paille légère aussi ; le grain, le bon grain, le grain qui sera notre pain, le pain que nous demandons à Dieu, ce grain-là tout seul et bien propre, reste dans le van du vanneur. — Nous comprenons. Nous dansons, nous chantons, monsieur : ne vannons-nous pas comme les vanneurs du pont d'Avignon ? — Vous êtes de beaux vanneurs.

Adieu, mes enfants. Vous êtes bien fatigués. Vous dormirez bien ce soir. Vous avez dansé, vous avez chanté ; vous avez salué les dames comme les beaux messieurs du pont d'Avignon ; vous avez lavé le linge comme les blanchisseuses d'Avignon ; vous avez cousu le drap comme les tailleurs ; vous avez battu le fer comme le forgeron ; vous avez fauché les orges et les froments comme les faucheurs du mois d'août ; enfin vous avez vanné, vous avez chassé la paille et la poussière comme les vanneurs du pont d'Avignon. — Nous n'avons pas été paresseux, monsieur. — Non, certes. Adieu !

XXII.

RENARD, RENARDE ET LES RENARDEAUX.

REGARDEZ ici, mes enfants : je vous montre deux personnages que vous connaissez. — Oui, oui. — Les connais-tu, Marguerite ? — Je les ai vus dans une ménagerie. — As-tu joué avec eux ? — Non : j'ai peur du petit. — Est-il lus fort que toi ? — Je ne sais, mais maman m'a dit qu'il mord et qu'il est très-méchant. — C'est vrai. Et le grand quadrupède ne te fait-il pas peur ? — Oh ! peur et horreur, monsieur.

Savez-vous leurs noms ? — Oui. Le petit se nomme Renard ; l'autre est le Loup. — Ils sont parents, dit une vieille histoire. — Sont-ils frères ? — Non : Renard est neveu d'Ysengrin

le Loup. — Qui est Ysengrin ? — C'est le nom du Loup dans cette histoire du temps passé. — Nous aimons les histoires du temps passé. — Quelles histoires du temps passé savez-vous ? — Nous savons la Barbe bleue, le Petit Chaperon Rouge. — Ce sont des contes de fées. — Oui, monsieur. — Comme Cendrillon et le Petit Poucet. — Oui.

Que savez-vous encore du temps passé ? — Les fables d'Ésope. — Aimez-vous les fables ? — Oui, beaucoup. Les animaux parlent dans les fables comme les petits garçons et les petites filles. — Tout juste comme vous. — Et ils ont des aventures qui nous amusent. — Oui.

N'oublions pas, chers enfants, Renard et son oncle Ysengrin.

Lequel est le plus fort des deux ? — C'est le Loup. — Et le plus rusé ? — C'est le Renard.

Un jour Renard, c'était le matin, entra chez son oncle Ysengrin. Il avait l'air malade et fatigué. — Il n'avait pas dormi, monsieur. — Penses-tu, George ? Qu'avait-il donc fait la nuit ? — Il avait chassé, je suppose. — Dans l'obscurité ? — Il aime l'obscurité. — Pourquoi ? — Parce que dans l'obscurité les chiens et les hommes ne le voient pas. — A-t-il peur d'être vu des chiens et des hommes ? — Oui, bien sûr. — Dis-moi pour quelle raison. — Parce que les

chiens le poursuivent, et, quand ils l'attrapent, lui mordent la queue et tout le corps. — Et les hommes ? — Ils ont une arme pour le tuer. — Oui, un fusil. Les hommes tirent donc le Renard ? — Oui. — Pauvre Renard ! pauvre Renard ! — Ne dites pas pauvre Renard, monsieur. — Oh ! malheureuse la Renarde, sa femme, qui n'aura plus son époux ! infortunés les innocents petits Renardeaux, ses enfants, qui n'auront plus leur père. . . . Pourquoi ris-tu, Élise ? pourquoi pousses-tu Arthur du coude, George ? . . . Voilà que vous riez tous, mes amis. N'avez-vous pas pitié du Renard ? — Non, certes ; et nous rions parce que vous parlez de la femme et des enfants d'une méchante bête comme le Renard.

Viens ici, petite Élise. Viens, accours, grimpe sur mes genoux. À la bonne heure. Couche ta tête sur mon épaule et écoute. Écoutez bien tous, petits enfants cruels, qui riez de la mort du Renard, écoutez une histoire.

Un jour, c'était l'hiver, la misère régnait dans la famille de Renard. Depuis huit jours la terre tout autour de son terrier était couverte de neige. La bise aussi soufflait depuis huit jours. La femme et les enfants de Renard mouraient de faim et de froid. Aucun bruit dans la forêt, si ce n'est le craquement des arbres battus par

l'aquilon. Depuis huit jours Renard n'a rencontré dans ses courses ni un lapin, ni un rat, ni une souris. Les corbeaux eux-mêmes avaient abandonné ce séjour de la désolation. Pas un croassement n'apportait une espérance à la famille du terrier. Seul le coq chantait au loin, et ce chant que répétait l'écho de la montagne qui dominait la demeure de Renard, oh ! ce chant déchirait le cœur de Renard, de Renarde et des deux Renardeaux. — Pourquoi, monsieur ? — Parce que l'imagination des quatre infortunés leur représentait sans cesse un coq, des poules et des poulets bien gros, bien dodus ; et cependant ils mouraient de faim, je vous l'ai dit. La femme de Renard, qui n'avait plus que la peau sur les os, serrait ses enfants dans ses pattes pour leur faire oublier la faim ; mais les pauvres petits pleurants et criants ne sentaient plus les caresses maternelles. Quel spectacle pour Renard ! son cœur de père est brisé. Les yeux remplis de larmes il regarde sa Renarde et ses enfants : et cependant le coq chante toujours.

Où est-il ? — Il est à la ferme à cinquante pas de la lisière de la forêt.

Tout à coup Renard saute sur pied. Il ne veut pas voir sa famille mourir sous ses yeux. Pour la sauver il bravera tous les dangers. " Au revoir, mon amie, au revoir, mes fils, dit-

il ; prenez courage. Je vais à la chasse, je pénétrerai à la ferme de Jean Rigot."

Qui est Jean Rigot ? — C'est le fermier qui habite près de la forêt ; il a dans sa basse-cour ce coq qui chante tout le jour et une partie de la nuit.

" Mon brave ami, dit la Renarde, va et que la fortune te soit bonne ! Mais garde-toi des chiens de la ferme, garde-toi des chasseurs, garde-toi des lacets et des piéges. Oh ! pars et reviens ! reviens vite, car nous allons mourir."

Il part, il marche à travers bois, évitant la route frayée, et arrive bientôt à la ferme de Jean Rigot. La porte de la basse-cour est fermée. Renard se couche dans la neige et pousse sa tête sous la porte. Voilà le coq, tambour-major de la basse-cour, vif et joyeux, au milieu de ses vingt-cinq poules. Mais aussi voilà devant les yeux de Renard deux gros dogues couchés dans le chenil ; et près de la porte de l'écurie un garçon de ferme appuyé sur sa fourche. Renard pense à ses enfants, et est prêt à tout braver pour eux. Une poule a quitté le fumier où ses sœurs grattent à l'envi, et la voici sous le colombier qui passe et repasse devant le museau de Renard. Le père des Renardeaux fait un effort héroïque, se glisse sous la porte, saute sur sa proie, et avec elle se précipite pour repasser par

l'étroit passage. Mais, hélas ! la poule fait retentir la basse-cour de ses cris. Le coq son mari et toutes ses sœurs font un concert étourdissant avec les chiens qui ont vu l'ennemi et qui aboyent de toutes leurs forces. Cependant Renard s'enfuit sans lâcher ce qui doit sauver la vie de sa famille. . . . Mais le fermier Jean Rigot et le garçon de ferme, tous deux armés de fourches, et les deux dogues, sont à la poursuite du voleur. Il allait pénétrer dans la forêt quand les dogues l'atteignent et le déchirent.

Pauvre Renard, n'est-ce pas ? — Oui. — Il périt en pensant à ses enfants qui l'attendent. — J'ai pitié de lui. — Oui, petite Élise. Et n'as-tu pas pitié de la pauvre mère, la Renarde, et des Renardeaux ? — Si. — Imagine-toi leur désespoir quand le jour se passa et que vint la nuit sans amener le retour de Renard. — Sont-ils morts de faim ? — Je n'en sais rien ; j'espère que non : la Providence aura sans doute pris soin des orphelins.

Monsieur ! je n'ai pas compris toute l'histoire. — Que ne comprends-tu pas Marguerite ? — Je ne connais ni la *bise*, ni la *neige*. — L'hiver, le vent du nord souffle souvent, bise cruelle pour les pauvres enfants, presque nus. — Elle pique nos mains, nos oreilles, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, amie. Et l'hiver aussi, bien souvent la

neige toute blanche tombe du ciel et couvre la terre et les arbres. — Je connais la neige.

Vous avez dit, monsieur, que Renard s'est *glissé* sous la porte de la ferme. — Oui. Regardez : je glisse une feuille de papier sous la porte du corridor. — Qu'est-ce que le *terrier*, monsieur ? — C'est la maison de Renard et de sa famille : elle est sous la terre, dans la terre. C'est dans le terrier que Renarde et les Renardeaux pleurèrent longtemps la mort de l'infortuné Renard.

Ne direz-vous pas l'histoire de l'autre Renard, neveu d'Ysengrin ? — Je vous la conterai demain.

XXIII.

RENARD ET SON ONCLE YSENGRIN.

Vous connaissez mon Renard, ma Renarde, et mes Renardeux ? — Oui : il est mort ; sa femme et ses enfants le pleurent. L'autre Renard, neveu d'Ysengrin, est-il mort aussi ? — Non : il est immortel ; c'est le héros d'un grand livre. "Les aventures de maître Renard et d'Ysengrin son compère" ont rendu Renard immortel. — Dites son histoire. — Elle est longue : il a eu cent aventures. Je vous dirai la première, une aventure de son enfance. — Il n'était pas marié, monsieur, comme votre Renard ? — Non, il était encore garçon. Écoutez.

Un matin il entra chez son oncle. — Chez Ysengrin ? — Oui. Il avait les yeux troubles et la peau hérissée. — Les yeux *troubles ?* — Ses yeux n'avaient pas de lumière ; il y avait comme un nuage sur ses yeux. — Et comment était sa peau, monsieur ? — Quand le cheval, le chien, le chat sont contents et heureux, quand ils ont bien déjeuné, leur peau n'est pas *hérissée.* Leurs poils sont couchés tous ensemble, en bon ordre, et bien luisants. Mais sont-ils tristes, malheureux, fatigués, ont-ils peur ; leur cœur est-il troublé ; le vent souffle-t-il, le ciel est-il noir ; oh ! alors leurs poils se dressent sur leur peau. — Nous comprenons que Renard était malheureux quand il entra chez son oncle.

Ysengrin lui dit : " qu'est-ce, beau neveu ? tu parais souffrant, misérable ; es-tu malade ? — Oui, répond Renard, je ne me sens pas bien. — Tu n'as pas déjeuné ? — Non, et je ne désire pas déjeuner.

Oh ! monsieur, il est malade ; il a perdu son appétit. — On le croirait, mes enfants : mais c'est peut-être une ruse. Vous savez que Renard n'a pas la force comme Ysengrin. Dieu ne lui a pas donné la force ; Dieu lui a donné l'esprit et la ruse. Sans son esprit, comment vivrait-il au milieu des loups, des tigres, des lions, des gros dogues et des hommes chasseurs et porte-

fusils ? — Il ne vivrait pas ; il mourrait de faim ou serait dévoré.

Eh bien ! il est chez le loup, une bête forte, féroce et cruelle ; mais pour se défendre il a son esprit, et j'ai confiance qu'il ne sera pas vaincu par la force. Nous allons le savoir.

Ysengrin appelle sa femme et fait servir à son neveu un maigre déjeuner, un rat et deux côtelettes de lapin. — C'est assez, monsieur, pour un renard qui est malade. — Renard n'est pas malade. C'est par ruse qu'il hérisse sa peau, et en ce moment il lève des yeux brillants au plafond de la maison d'Ysengrin. Il regarde là suspendus trois beaux jambons. Pourquoi les beaux jambons ne sont-ils pas dans son terrier ! Pendant dix jours, pendant un mois, il vivrait comme un seigneur, comme un roi, sans souci, sans travail. Mais comment avoir les jambons ? Le loup est plus fort que lui. Ils les aura cependant. — De quelle manière, monsieur ? — Écoutez comme il parle.

“ Mon oncle, ma tante, vos jambons sont en danger. Tous vos voisins ont faim, tous vos voisins aiment le jambon. Ils demanderont tous à manger avec vous les trois jambons. — Quelle est votre conclusion, notre neveu ? — Voici mon conseil, belle tante et bel oncle : détachez les trois jambons, portez-les, cachez-les

à la cave ou au grenier, et dites à vos voisins qu'on vous a volé les trois gros jambons. — Bah ! bah ! dit Ysengrin, je n'ai pas peur de mes voisins. Regarde mes dents, neveu timide : je suis armé. Les trois jambons sont pour ma femme et pour moi. Non neveu, mon frère lui-même, ne connaîtront jamais le goût de mes jambons.

Le pauvre Renard ne connut pas le goût des jambons, monsieur. — Tu te trompes, George. Renard eut et mangea lui tout seul les trois jambons. — Comment cela est-il possible ?

Après avoir déjeuné, Renard prit congé de son oncle, et s'en alla en pensant aux trois jambons. Il laissa passer deux jours sans se montrer chez Ysengrin. Mais quand le soir du second jour fut venu, quand il fit nuit noire, notre héros retourna devant la maison de ses parents. La porte était fermée. Tout le monde dormait, maître, maîtresse, servantes et domestiques. Renard doucement monte sur le toit, enlève quelques tuiles, pratique une ouverture, passe promptement, arrive aux jambons, les détache, les emporte et vite court à son terrier. Là il respire un moment, et riant dans sa moustache à la pensée du réveil de son oncle, qui demain matin verra le soleil entrer par le toit dans sa chambre, et qui cherchera en vain ses

jambons, en riant, mes amis, il coupe en morceaux les trois jambons, les gros jambons d'Ysengrin, et prudemment les cache dans la paille de son lit.

Ysengrin fut bien étonné, monsieur, quand il s'éveilla. — Il poussa des cris qui retentirent au loin dans la forêt. Les cerfs, les biches, les chevreuils, les daims s'enfuyaient épouvantés. " Qu'est-ce que cela ? crie-t-il, mon toit ouvert, mes jambons, mes chers jambons enlevés ! Au secours ! au voleur ! Hersent ! Hersent ! nous sommes perdus ! "

Qui est Hersent ? — C'est la femme d'Ysengrin, la tante de Renard. Aussitôt qu'elle fut éveillée, elle cria encore plus fort que son mari.

Le Loup et la Louve criaient encore quand Renard arriva. — Quel imprudent, monsieur ! pourquoi arrive-t-il ? — Il veut rire. " Eh ! bel oncle, je vous salue. Qu'avez-vous, bel oncle ? Vous avez mauvaise mine : êtes-vous malade ? — J'ai bien raison d'être malade, répond Ysengrin. Tu as vu nos trois beaux jambons, tu les as vus avant-hier. Ils sont partis. On me les a volés." — Et Renard éclate de rire et s'écrie : " C'est bien cela ! c'est cela ! mon oncle. Voilà ce qu'il faut dire. Bien, très-bien, bel oncle et belle tante ! Vous n'êtes pas bêtes, vous avez

suivi mon conseil : vos beaux jambons sont à la cave, n'est-ce pas ? Bravo ! ma tante et mon oncle. Courez à la rue, courez au bois, criez partout : nos jambons sont volés. Vos voisins le croiront, et votre neveu ne trahira pas votre secret.

Que dirent les loups ? — Que sais-je ? Renard ne les écouta pas ; il s'enfuit en riant et en criant : Adieu, mon oncle ! adieu, belle tante !

XXIV.

OUI OU NON.[1]

Nous jouerons aujourd'hui, mes enfants, un petit jeu instructif, le jeu de *oui ou non.* — Comment joue-t-on ce jeu, monsieur ? — L'un de vous sortira de la salle ; il ira dans la petite chambre ou dans le corridor. — Que feront les autres enfants ? — Ils choisiront un objet ou une personne, ou un personnage célèbre, et puis ils crieront à l'enfant qui est sorti : " Venez, ou c'est fait." — Pourquoi, monsieur ? — Eh bien ! celui qui est sorti ne connaît pas le secret des autres. — Non. — Il devra le découvrir, il devra

[1] Je recommande aux maîtres le jeu des *douze questions.* Ils le trouveront dans mes " Petites Causeries."

deviner la chose. S'il est malin, intelligent comme Renard, il trouvera le secret ; si non, il ne le trouvera pas.

Voulez-vous que je sorte le premier, mes enfants ? — Oui, oui. — Je sors, choisissez votre secret. . . .

Prenons la tête de Benjamin. — Oui, monsieur ne devinera pas.

C'est fait ! c'est fait ! venez, monsieur. Nous verrons si vous êtes comme Renard.

Est-ce un homme que vous avez choisi ?

Non.

Est-ce un animal ?

Non.

Est-ce un objet inanimé ?

Non.

Ni un homme, ni un animal, ni un objet inanimé ! Qu'est-ce donc ? . . . L'objet existe-t-il ?

Oui.

Est-ce une partie d'un animal ?

Oui.

Est-ce une partie d'un homme ?

Oui.

L'objet est-il dans la salle ?

Oui.

Appartient-il à George ?

Non.

Tu souris, Benjamin. L'objet appartient à Benjamin ?

Oui.

C'est la tête de Benjamin ?

Oui.

Sors, George. Nous allons savoir si tu es malin. — Je suis très-malin. — Petit présomptueux ! nous allons te mettre à l'épreuve ; sors.

Connaissez-vous Washington ? — Oui, bien sûr : c'est le père de l'Amérique. — Le fondateur de l'indépendance américaine, n'est-il pas vrai ? — Oui, il a battu les Anglais. — Vit-il encore ? — Non, il est mort depuis longtemps. — Ne vivait-il pas au siècle dernier, au dix-huitième siècle ? — Si. — Prenons Washington pour savoir si George est malin. — Oui, oui.

George, c'est fait ! viens !

Me voici. Je suis impatient de connaître votre secret. Qui a choisi le mot ? — Tu es trop curieux, petit ami. Nous attendons tes questions. Commence.

Est-ce un homme que vous avez choisi ?

Oui.

Est-il ici ?

Non.

Est-ce un américain ?

Oui.

Est-il vivant ?

Non.

Est-il mort depuis longtemps ?

Oui.

Est-ce un homme célèbre ?

Oui.

Fut-il bon, brave, et ami de la liberté ?

Oui.

Il a été président des États-Unis. C'est George Washington, n'est-ce pas ?

Oui.

Tu es très-malin, George. Sois bon, brave, et ami de la liberté, ami de ton pays, comme le fut ton glorieux patron, George Washington.

Lisons une petite poésie, mes enfants; vous en apprendrez par cœur pour demain les six premiers vers.

LE CHAT BLANC.

Un minon blanc, dans la maison,
  Menait une joyeuse vie ;
Il passait ses jours au salon
  En bonne et belle compagnie ;
Et sur un tapis doux et fin
  Reposait monsieur Patelin.
En faisant son tour de cuisine,
  Un beau jour il vient se blottir
Près d'une marmite, et fait mine
  D'y vouloir filer et dormir.

Poussant du pied l'importun personnage,
La bonne le fait déguerpir ;
Mais le voilà tout sale, et dans cet équipage
Il rentre au salon doucement,
Croyant sur son tapis s'étendre mollement ;
Mais du salon, avec rudesse,
Cette fois il se vit chasser,
Et tout le jour, de sa maîtresse
Ne fut choyé ni caressé.
Je voudrais qu'à toute fillette
Qui, sans égard pour sa toilette,
Va se traînant par la maison
Il fût fait semblable leçon.

Mme Ferrier.

XXV.

LE CHAT BLANC.

Récitez vos leçons, mes enfants. Écrivez-les par cœur sur les planches noires. . . . Corrigez les planches.

Qui est Minon, monsieur ? — Minon, Minet et Minette sont de la même famille : Minon le gros chat, Minet son fils, et Minette la petite chatte. Aimes-tu Minon, Minet, et Minette, Marguerite ? — Oui, j'aime notre gros Minon quand il n'est pas méchant. — Il est traître quelquefois. Pendant que tu le caresses bien doucement, il fait le gros dos, il lève gracieusement sa queue en l'air, mais prends garde ! ne sois pas trop confiante, mon enfant ; ne caresse pas Minon trop longtemps,

car le jeu le fatigue à la fin, et surtout respecte sa longue queue touffue, ne le tire pas par la queue, ou bien gare ! Voilà ses griffes qui sortent de leur fourreau de velours. . . . Vite ! retire ta tendre et jolie petite main.

Pourquoi Minon a-t-il des griffes, monsieur ? — Ce sont ses armes, George. Que ferait Minon quand il rencontre une armée de rats, s'il n'avait pas ses griffes ? — Il devrait s'enfuir. — Quelle honte pour Minon ! Et que dirait ton père, si les rats ravageaient son grenier, sa cave, s'ils pénétraient dans sa bibliothèque et rongeaient ses beaux livres ? Que dirait ta mère, si les souris ravageaient sa cuisine et son garde-manger ? Que diraient ton père et ta mère, si les rats et les souris venaient sous leurs yeux courir, sauter, danser au salon sur les chaises, sur les tables ? Et que dirais-tu, George, si les rats la nuit faisaient leurs festins et tenaient leurs assemblées sous ton lit, sur ton lit peut-être ? — Oh, monsieur ! quel tableau ! Je tremble, je frémis : Dieu a été bon pour nous quand il a donné des griffes à Minon et à Minette. — Oui, cher ami, Dieu a été bon dans toute sa création.

J'admire beaucoup notre Minette, monsieur. — Est-elle jolie, Élise ? — Oui, elle n'est pas blanche comme le Minon de notre fable. — Est-elle noire ? — Non. — Elle est rousse ? — Non :

elle a quatre couleurs. Sa tête est presque toute blanche ; elle a seulement une tache noirâtre près du nez du côté de l'œil gauche, et une autre tache noire derrière son oreille gauche. — Continue ta description, Élise. — La queue de Minette est noire, blanche, et rouge à la fois, et sur son corps elle a quatre couleurs, car elle est marquée de taches grises sous le ventre. Elle est si drôle, si amusante, monsieur, quand elle joue avec sa longue queue.

L'as-tu vue exercer son adresse et passer agréablement son temps devant le feu, poursuivant sa queue, tournant avec rapidité pour l'attraper ? la longue queue s'enfuyait toujours et courait aussi vite que Minette. — Je l'ai vue. — Minette ne sera pas vaincue par la queue superbe et légère ; car voyez ! elle ne tourne plus. Elle s'arrête regardant la queue qui va et qui vient. Quelle attention ! comme ses yeux sont ouverts ! comme ils suivent les gracieux balancements ! comme sa tête se porte vivement à droite, à gauche ! comme elle est ferme sur ses quatre pattes, toute prête à sauter, mes enfants : elle a saisi la longue queue ; elle la tient entre ses pattes. . . . Pensez-vous qu'elle va la déchirer ? — Non, monsieur, elle la caresse avec sa langue. — Oui, et puis elle se couche sur la pierre du foyer, oublie sa queue, sa course, ses tours et sa vic-

toire, met sa tête sur ses pattes de devant, ferme les yeux, et s'endort en filant.

Minon, aussi, monsieur, voulait filer et dormir, à la cuisine, près d'une marmite. Nous ne comprenons pas *filer*. . . . — Et je ne sais pas, monsieur, ce que Minon à fait près de la marmite. — Il s'est blotti près de la marmite. — Il s'est *blotti* ? s'est-il couché près de la marmite ? . . . La *marmite* est un vase, n'est-ce pas, monsieur ? — Oh ! chers enfants, vous me faites bien des questions. Prenez patience, vous allez comprendre tout ce que fait Minon, le gros chat blanc.

Où alla monsieur Patelin un beau jour ? Dis-le-nous, George. — Il alla faire son tour de cuisine. Pourquoi, monsieur, quitta-t-il le salon ? — Il avait faim, ami, et au salon il ne voyait rien à manger. Il alla donc à la cuisine, près de la grosse Françoise. Il ne trouva rien, je suppose, mais il attendit, et en attendant une occasion de mettre sa patte sur un bon morceau, il alla se coucher dans un coin près d'une marmite. — Il se blottit, monsieur. — Oui, cher enfant. Il sait bien que Françoise le connaît pour un voleur, et qu'elle se défie de lui : si elle le voit dans son coin, elle le chassera. Que fait-il donc ? Il se fait petit, il ramasse son corps en un tas, comme le tas de grain de la grange. Vous souvenez-vous du tas de grain ? — Oui.

Nous comprenons que Minon se blottit près de la marmite.

Aimes-tu le potage, Olive ? — Oui. — Il faut une marmite à la cuisinière pour préparer ton potage. Elle met la viande, le bœuf, le veau ou le mouton dans la marmite. Sous sa marmite le feu brûle et chauffe : la viande bouillit et ton potage se fait, grâce aux soins de Françoise.

Mais ne pensez pas, chers amis, que Minon va dormir. Il fait mine de vouloir dormir ; en réalité, il veille, il est très-attentif aux événements de la cuisine ; il attend le moment de dérober son dîner. Il ne dormira ni ne *filera*.

Voilà du fil. Voilà sur ce tableau un rouet. Regardez cette roue qui tourne. Voilà la petite planche où la vieille fileuse met son pied. “ Tourne, tourne, mon rouet, tourne toujours,” dit-elle. Et toute la soirée elle file au coin du feu. On entend le doux bruit monotone du rouet qui va sans cesse. Eh bien : quand Minon est content, quand il va dormir sur la pierre du foyer, il file, il fait entendre à la famille le doux bruit de son rouet.

La bonne chasse Minon, monsieur. — Oui : pauvre Minon. Il retourne au salon avec sa faim. Il est bien malheureux. Sa maîtresse qui le voit venir tout noir, car il s'est sali en se blottissant contre la marmite, sa maîtresse crie :

"À la porte, Minon, va te laver, va te faire beau. On n'admet au salon, dans la bonne et belle compagnie, que Minon en toilette, Minon en robe blanche." Et Minon s'en alla en miaulant tristement, l'oreille basse et la queue pendante.

XXVI.

TYBERT ET RENARD.[1]

Je vais vous dire une histoire du temps passé qui a pour héros Renard et un ancêtre de Minon. — Ce sont deux malins personnages, monsieur. — Oui, mes enfants. L'ancêtre de Minon s'appelait Tybert.

Renard avait mauvaise mine le jour qu'il rencontra Tybert. — Il avait faim. — Oui, et il était brisé de fatigue. Il avait fait des courses dans la forêt et autour des fermes. Partout il avait été malheureux. Il avait souffert dans son corps

[1] Le fond de cette histoire est tiré du "Roman de Renard."

et dans son âme. Les chiens l'avaient poursuivi ; le corbeau, la mésange et le coq s'étaient moqué de lui.

Où rencontra-t-il Tybert ? va-t-il le manger ? — Oh ! Tybert n'est pas facile à surprendre et il a de bonnes griffes pour se défendre.

Quand Renard le rencontra au détour d'un chemin, Tybert était bien joyeux. Il jouait avec sa queue. — Il la poursuivait en tournant, monsieur ? il l'attrapait, la retenait entre ses pattes et puis ne la mordait pas, mais la caressait, n'est-il pas vrai ? — Il la carressait, ami.

Le chat s'enfuit quand il vit le Renard ? — Non, quand il reconnut le drôle, il sauta sur ses quatre pieds : était-ce par un sentiment de respect ou pour se mettre en garde, l'histoire ne le dit pas. En tout cas il fut poli : " Sire, dit-il, soyez le bien venu ! — Moi, répond brusquement Renard, je ne te salue pas. Je te conseille même de ne pas chercher à me rencontrer, car je ne te vois jamais sans désirer que ce soit pour la dernière fois. — Mon beau seigneur, dit alors Tybert, je suis désolé d'être si mal en grâce auprès de vous."

Le Chat a peur, monsieur ; Renard va probablement l'attaquer. — Je ne sais si Tybert a peur, mais Renard ne l'attaque pas. Il le ferait volontiers, je n'en doute pas. Mais il ne se sent

pas sûr de pouvoir triompher de Tybert. Il a remarqué que le matou est gros et grand, qu'il a des dents bien aiguisées et de longs ongles pointus.

Nous ne comprenons pas les dents *aiguisées.* — Voilà un canif. Quand il ne coupe pas on l'aiguise comme ça. . . . Regardez mon geste : comme ça. — Nous avons compris que Renard n'aime pas les dents aiguisées de Tybert. — C'est pour cela que le rusé compère renonce à faire la guerre. Il change de ton. Écoutez-le.

" J'ai une nouvelle à t'annoncer, ami Tybert. J'ai entrepris contre mon compère Ysengrin une guerre sérieuse et terrible. J'ai déjà retenu plusieurs vaillants soldats. Veux-tu entrer dans mon armée ? Ysengrin est opulent : nous ferons un riche butin."

J'espère que Tybert refusa les offres de Renard. — Pourquoi refuserait-il, Marguerite ? — Pour échapper aux ruses, aux tromperies de Renard. Je serais bien inquiète, si je voyais notre Minette se mettre en route avec ce maître trompeur. — Ne sois pas inquiète pour Tybert. Il acceptera, mais il se défiera de son compagnon.

" Sire, dit-il, vous pouvez compter sur moi, sur mes dents bien aiguisées, sur mes griffes

bien effilées. Car j'ai aussi un compte à régler avec Ysengrin et je ne désire rien tant que son dommage.

Après cette conversation, les deux guerriers montent à cheval et se mettent en route, en apparence les meilleurs amis du monde.

Ils n'étaient amis qu'en apparence, n'est-ce pas, monsieur ? — En apparence seulement. Au fond ils ne s'aimaient pas ; ils attendaient tous deux l'occasion de se jouer de mauvais tours. — Lequel des deux trouva le premier une occasion de tromper son compagnon ? — Devinez. — Ce fut Renard. . . . Non, je crois que ce fut Tybert, monsieur, parce qu'il ne voulait pas voyager longtemps avec l'habitant des bois, et qu'il ne pouvait trop s'éloigner de la maison de sa maîtresse. — Voilà de bonnes raisons en faveur de Tybert, mes amis, mais vous vous trompez, c'est l'autre qui commença la guerre. — Oh ! pauvre Tybert. — Attendez la fin de notre histoire : vous direz peut-être pauvre Renard ! — Nous sommes curieux, monsieur, de voir commencer la lutte des rusés compagnons.

Eh bien ! il y avait une ornière qui bordait le bois. — Une ornière ? — Vous connaissez les voitures et les charettes ? — Oui. — Vous connaissez les roues des voitures et des charettes ? — Oui. — Vous avez vu les roues tourner dans les

ornières à la campagne. — Oui. — Comment se font les ornières, George ? — Les roues font les ornières.

Renard aperçut donc dans l'ornière le long du bois un collet, un fort collet, placé là par les chasseurs pour attraper un lièvre, un lapin, un renard peut-être.

Qu'est-ce qu'un collet, monsieur ? — Si j'avais une corde, je ferais un collet. — J'ai une corde dans ma poche, monsieur. — Donne-la-moi, Arthur. Regardez : je fais un nœud, un nœud qui glisse, qui coule sur la corde. C'est un nœud coulant. Mets ta main dans mon petit cercle de corde, George ; tire . . . — Aïe, Aïe, monsieur. — Tu cries, petit ami, ta main est prise au collet. — Je retire ma main du collet, et j'espère que Tybert ne mettra pas son cou dans le collet de l'ornière le long du bois. — Nous allons savoir qui sera pris au collet. Renard l'a vu. " Tybert, s'écrie-t-il, mon vaillant, mon intrépide compagnon, je désire connaître la force et l'agilité de ton cheval. Vois-tu l'ornière, cette ligne étroite qui longe le bois ? Suis cette ornière et pousse ton cheval au galop, droit devant toi. — Volontiers," répond Tybert, qui en ce moment ne soupçonnait aucune ruse. Il se précipite, arrive en un clin d'œil devant le col-

let. . . . — Il y est pris, monsieur. — Non, Élise, grâce au ciel; il a vu le collet à temps, a reculé de deux pas, et rapidement il a passé à côté.

Bravo! bravo! le Renard n'a pas attrapé Tybert. — Ce n'est pas tout, mes enfants. — Il n'y a plus de danger pour le matou puisqu'il a vu le collet. — C'est vrai. Le Renard l'a vu aussi. Cependant le collet aura une patte. — Comment cela est-il possible? — Je vais vous dire comment le malheur arriva.

Pendant que les deux compagnons étaient arrêtés, que Renard soutenait que le cheval de Tybert était un mauvais cheval, un cheval qui ne savait pas courir droit devant lui, et que de son côté Tybert offrait de recommençer sa course dans l'ornière deux fois, trois fois, pendant cette discussion se présentent deux gros dogues qui accourent à toutes jambes. Renard épouvanté perd la tête et ne songe plus au collet. Il prend l'ornière pour courir dans la forêt, et le voilà devant le collet. En ce moment Tybert pousse des cris terribles et saute sur le dos du compère, qui hélas! ne peut retenir sa patte. Elle est prise au piége.

" Adieu, Seigneur Renard, adieu, fidèle et loyal compagnon, s'écrie Tybert joyeux. J'em-

porte dans mon cœur la douce joie d'avoir trompé un trompeur. Sois plus prudent à l'avenir, et connais mieux la haute sagesse de Tybert."

Pauvre Renard ! monsieur. — Il méritait cette leçon, mes enfants.

XXVII.

LE LIÈVRE ET LE HÉRISSON.[1]

Connais-tu le Hérisson, Olive ? — Non, monsieur. — Si tu le rencontres, ne le caresse pas comme tu caresses ta minette. — Gratte-t-il ? — Oh ! que non. Il n'a pas les ongles effilés de Tybert, ni non plus ses dents bien aiguisées : il ne gratte ni ne mord. Mais ne le caresse pas, car il porte ses armes sur son dos ; il se défend sans combattre. Ne vois-tu pas sur son dos ces piquants longs et raides ? Ses poils sont des aiguilles. Prends garde, petite amie. — Je ne le toucherai pas, monsieur.

---

[1] Le fond de cette histoire est tiré des frères Grimm.

Un jour il se tenait devant sa porte. C'était un beau jour, chers enfants, un dimanche d'été tout au matin, à la saison où les blés sont en fleur. Le soleil brillait dans le ciel, les vents faisaient balancer doucement les épis verts, les pinsons chantaient sur les poiriers de la ferme, le merle sifflait dans la haie, les abeilles bourdonnaient sur les colzas tout jaunes, les grillons criaient cri-cri dans les trèfles rouges, toutes les créatures du bon Dieu étaient dans la joie, et le Hérisson aussi.

Que faisait-il sur sa porte ? — Il regardait couler le temps, les bras croisés, chantant sa petite chanson, une chanson de Hérisson. Tout à coup il eut une idée. — Une idée de Hérisson. — Oui, George : les idées viennent quand on n'a rien à faire, dans les heures de loisir. Sa femme lavait et habillait les enfants : pourquoi ne ferais-je pas une promenade dans les champs, se dit-il ? j'irai voir mes navets. . . . — Des *navets ?* — C'est un légume aimé des vaches et des hérissons. Voilà trois gros navets sur ce tableau. — Nous connaissons les navets ; mais le hérisson avait-il des navets ? — C'étaient les navets de la ferme, mais comme ils étaient près de la maison du hérisson, qu'il avait l'habitude d'en manger tous les jours avec sa femme et ses enfants, l'heureux personnage disait nos navets.

Le voilà donc aux champs. Il y était à peine depuis cinq minutes, quand il rencontre un grand seigneur. — Le fermier ? — Non, c'était un seigneur du royaume des bêtes. — Le gros dogue de la ferme ? — Non. — C'était minette ? — Non : c'était le Lièvre.

" Bonjour, beau compère, dit le Hérisson, bonjour, coureur aux pieds légers."

Le Lièvre n'aimait pas cette familiarité. Il ne rendit pas le salut au Hérisson, mais il lui dit d'un ton moqueur : " Comment se fait-il que tu coures ainsi les champs par cette belle matinée ?

Je vais me promener, dit l'autre. — Te promener, réplique en riant le Lièvre, te promener avec les jambes torses que voilà ! "

Quelle insulte, mes petits amis ! — C'est vrai, monsieur. Le Hérisson n'a pas les jambes droites. — C'est parce que c'est vrai que le Hérisson se fâcha. Ses jambes torses faisaient l'unique chagrin de sa vie. — Que répond-il au Lièvre ? — Il le défie à la course. — Était-il fou de vouloir courir avec le Lièvre qui est rapide comme le vent ? — Le Lièvre crut qu'il se moquait, mais le Hérisson insista et paria un beau louis d'or de courir plus vite que l'animal léger. — Il perdra son louis d'or. — Il gagnera le louis d'or du Lièvre. — C'est impossible. — Il le gagna,

grâce à son génie rusé. — Nous sommes curieux de voir cette lutte à la course.

Le Hérisson retourne donc chez lui, car il veut, dit-il, manger un morceau avant de courir. Mais c'était une ruse : il voulait voir sa femme. — Pourquoi ? — Écoutez-le parler.

“ Femme, habille-toi vite ; il faut que tu viennes aux champs avec moi. — Qu'y a-t-il donc, dit la femme ? — J'ai parié avec le Lièvre un beau louis d'or, que je courrais plus vite que lui, et j'ai besoin de toi.

Bon Dieu ! mon homme, dit-elle, du haut de sa tête, es-tu dans ton bon sens, ou as-tu perdu la cervelle ? Comment prétends-tu lutter à la course avec le Lièvre ? — Silence, ma femme, dit le maître de la maison ; ne te mêle pas de ce qui regarde les hommes ; marche, habille-toi, et partons.

Le Hérisson commande comme un roi, monsieur. — Tout juste.

Ils partent donc. En route ce roi des Hérissons dit à sa reine : “ Voilà le champ de la course devant nous. Le Lièvre courra dans un sillon et moi dans l'autre. Nous partirons de là-bas. Tu te cacheras dans mon sillon de ce côté-ci du champ. Quand le Lièvre arrivera près de toi, tu te montreras fièrement et tu crieras bravement : “ Me voilà.”

Quelle ruse ! quelle ruse ! Le Hérisson porte sa victoire dans son esprit. — Oui, chère amie : tu vois que sa tête vaut mieux que ses jambes.

Quand le Hérisson fut près du Lièvre, les deux lutteurs commencèrent la bataille. " Une, deux, trois," dit le Lièvre, et il partit comme un tourbillon. Voyez comme il vole !

Et le Hérisson ? — Regardez ! il a fait trois pas, et le voilà couché dans son sillon qui se tient les côtes de rire. . . . Car il entend sa femme crier de l'autre côté du champ : " Me voilà ! me voilà ! "

Le Lièvre fut bien étonné, monsieur ? — Il est stupéfait, il n'en croit pas ses yeux. Il veut recommencer la course ; les hérissons qui luttent sans se fatiguer et qui n'ont qu'à crier tour à tour " Me voilà ! " consentent à recommencer. On recommença soixante-treize fois et soixante-treize fois le seigneur aux pieds légers fut honteusement vaincu.

Quelle est la morale de notre histoire, George ? — Les lièvres ne doivent pas lutter avec les hérissons. — Et puis ? — Ils ne doivent pas se moquer des jambes torses des hérissons. — Et puis ? — Quand ils courent avec les hérissons ils doivent s'assurer si le hérisson qui crie " Me voilà ! " est l'homme-hérisson ou la femme-hérisson. — Mais si lui et elle se ressemblent ? — Alors, monsieur,

les lièvres seront toujours vaincus. Qu'ils soient modestes, et laissent les hérissons se promener en paix les dimanches quand il fait beau et que toutes les bêtes sont dans la joie.

XXVIII.

RENARD ET TIECELIN LE CORBEAU.

Voilà Renard et Tiecelin. — C'est un corbeau. — Oui, amie, un corbeau fameux dans l'histoire des bêtes : il se nomme Tiecelin. — Pourquoi est-il fameux ? — Sa rencontre avec Renard l'a rendu fameux. — Est-il mort entre les dents de Renard ? — Peut-être, petit Benjamin. — Ne le savez-vous pas, monsieur ? — Si, mais je veux piquer ta curiosité et te dire son aventure. — Nous écoutons tous, et nous devinons que Tiecelin n'a pas vu le soleil se lever le lendemain du jour où il rencontra Renard.

Eh bien, le jour de la rencontre, Renard faisait cent tours autour du tronc d'un vieux orme,

puis se roulait avec délice sur l'herbe fraîche. Le lieu était charmant; un petit ruisseau coulait tout à côté sur son lit de cailloux.

Cependant Tiecelin sortant du bois voisin plana un moment au-dessus de la prairie, puis s'abattit sur l'arbre qui couvrait Renard de son frais ombrage. Il tenait dans son bec un beau fromage.

Quelle situation pour le compère, monsieur! — Oui, George; car Tiecelin avait dans son bec son plat favori, et Renard le regardait avec des yeux d'envie. — Renard aime-t-il le fromage? — Il en est friand, et il est friand aussi du Corbeau. Qu'il serait heureux de pouvoir mettre sur sa table l'oiseau et son fromage! Mais Tiecelin est hors de danger sur sa branche. Il est là, fièrement campé, le fromage dressé dans ses pattes.

Le Renard n'aura rien, monsieur, si Tiecelin n'est pas généreux. — Renard ne croit pas à la générosité de l'oiseau, mais il connaît sa vanité. Écoutez comme il parle.

"Bonjour, seigneur Tiecelin. Que le bon Dieu vous protège, compère, vous et l'âme de votre père, le fameux chanteur! Personne autrefois ne chantait mieux que lui en France. Vous-même, dit-on, vous faites aussi de la musique: ai-je rêvé que vous avez longtemps

appris à jouer de l'orgue? Beau Tiecelin, faites-moi entendre un de vos airs favoris."

Le corbeau ne chante pas, monsieur, il crie seulement *crah*, un *crah* fort désagréable. — C'est vrai, George, mais Tiecelin a vu sa femme et ses enfants se réjouir devant sa musique, et lui-même il s'écoute avec plaisir. Il ressemble à l'empereur Néron. En vérité il se croit le plus agréable musicien de la forêt. — Il croit donc que Renard sera charmé de l'entendre? — Certes; écoute sa voix: Crah, crah, crah!

Le fromage tombe. — Pas encore: Tiecelin a ouvert un large bec, mais ses ongles sont restées fermes sur sa proie. Aussi Renard continue à l'exciter.

" Ce n'est pas mal, Tiecelin, dit-il, mais si vous vouliez vous chanteriez plus haut. Une voix mélodieuse comme la vôtre est faite pour charmer tous les échos de la forêt."

Cette fois Tiecelin ne se sent plus de joie. Il réunit toutes ses forces pour chanter plus haut, et sans y penser ouvre peu à peu ses ongles et ses doigts. . . . Voilà le fromage aux pieds de Renard.

Que penses-tu que fasse Renard en ce moment, George? — Il saute sur le fromage et se moque de sa dupe. — Il ne bouge pas, ami. — Ne veut-il pas le fromage? — Si, mais il voudrait aussi

manger Tiecelin. Regardez les grimaces que fait le rusé compère.

On dirait qu'il fait de vains efforts pour se lever. " Oh ! s'écrie-t-il, que de maux le Seigneur m'a envoyés en ce monde ! Voilà que je ne puis changer de place, tant je souffre du genou. Et ce fromage qui est là sur l'herbe m'apporte une odeur infecte et insupportable. Rien de plus dangereux que cette odeur pour les blessures des jambes : les médecins me l'avaient bien dit. Descendez, je vous prie, mon cher Tiecelin, ayez pitié de moi, venez ôter de l'herbe cette abomination."

Tiecelin ne sera pas si bête que de croire aux souffrances de Renard. — Qui sait, Olive ? Tu n'as pas vu les contorsions de l'éloquent personnage. Et puis Tiecelin a été si heureux d'entendre louer sa voix qu'il aime le Renard et ne peut d'abord se défier de lui. — Il descend donc de l'arbre ? — Oui.

Le voilà sur l'herbe, à trois pas du flatteur. Jamais il ne l'a regardé de si près. Le voisinage le fait réfléchir. Il a presque peur et il devient prudent. Il avance vers le fromage, mais pas à pas, et l'œil au guet.

" Hâtez-vous donc, dit Renard ; que pouvez-vous craindre de moi, pauvre impotent ?" Tiecelin fait deux pas de plus : Renard, trop

impatient, s'élance et n'attrape que trois plumes noires.

“Ah ! traître Renard ! crie Tiecelin du haut de sa branche ; comment ai-je pu croire qu'au moins une fois dans votre vie vous seriez honnête et loyal ! Mon père et ma mère m'avaient bien dit que votre père, votre mère, vous-même et toute votre race, vous étiez des trompeurs, des bêtes sans conscience, sans honneur et sans parole. Je vous connais maintenant, méchant voleur. Vous m'avez pris trois de mes plus belles plumes. Dieu me les rendra en août prochain. Mais ma chair vous ne l'aurez pas. Soyez maudit, vilain Renard !

Le Corbeau adresse à Renard de dures paroles, monsieur. Il doit se sentir bien humilié en entendant un pareil discours. — Il est insensible, mes amis, et ne songe pas à autre chose qu'à poursuivre ses ruses. Il s'excuse auprès de Tiecelin : c'est une attaque de goutte qui l'a fait sauter, dit-il, et il recommence à pousser des cris, à gémir, à faire mille affreuses grimaces, à supplier Tiecelin d'avoir pitié de lui. Ses yeux qu'il lève vers le Corbeau sont pleins de larmes. Mais c'est trop tard : Tiecelin est sourd à tous ses discours. “Oh ! tu peux pleurer et gémir, jusqu'à demain, dit-il, je ne viendrai pas à ton secours.”

Renard ne dit plus rien, monsieur ? — Non, il cessa de pleurer, se mit à rire et à sauter, puis mangea le fromage. " Ton fromage est bon, ami Tiecelin, dit-il ; c'est juste le remède qu'il me fallait pour mon mal de jambe." Cela dit, il reprit lentement le chemin de la forêt.

XXIX.

LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON.

Voici une fable du prince des fabulistes. — Une fable de La Fontaine, monsieur ? — Oui, George, connais-tu La Fontaine ? — Ma sœur le lit tous les jours : elle m'a raconté Le Loup et l'Agneau, Le Corbeau et le Renard, La Cigale et la Fourmi, La Grenouille et le Bœuf. — Sais-tu la fable Le Cochon, la Chèvre et le Mouton ? — Non. — Écoute : je la lis.

Une Chèvre, un Mouton, avec un Cochon gras,
  Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
  On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :

Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au Porc : " Q'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce Mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — Il est un sot,
Repartit le Cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine,
Adieu mon toit et ma maison."

Dom Pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Je vous pose des questions, chers amis.
Combien d'animaux y avait-il sur le char ? —

Où allaient-ils ? — Allaient-ils à la foire pour s'amuser ? — Pourquoi donc allaient-ils à la foire ? — Les trois animaux avaient-ils demandé au fermier la faveur d'aller à la foire ? — Qui conduisait le char ?

Le Cochon, Dom Pourceau, garda-t-il le silence en allant à la foire ? — Criait-il fort ? — Si tu avais été près du char, n'eusses-tu pas mis tes mains sur tes oreilles, George ? — La Chèvre criait-elle comme Dom Pourceau ? — Et le Mouton ? — Pourquoi le Mouton et la Chèvre sont-ils tranquilles sur le char ? — Savent-ils où on les conduit ?

Le charton approuva-t-il la manière de faire de Dom Pourceau ? — Que lui dit-il ? — Ne fait-il pas l'éloge du Mouton ? — Le charton et le Cochon sont-ils du même avis sur la sagesse du Mouton ? — Quelle est ton opinion, George ? — Juges-tu le Mouton comme Dom Pourceau ou comme le charton ?

Je partage l'opinion de Dom Pourceau, monsieur. Je crois que la chèvre et le Mouton sont sots de ne pas protester. — Connaissent-ils le sort qui les attend à la foire ? — Ils doivent savoir, monsieur, que le fermier ne les a pas mis sur le char pour faire une promenade. — Comment le sauraient-ils ? — N'ont-ils pas vu leurs frères et leurs sœurs partir comme cela

sur le char ? — Si. — Eh bien, ils ne les ont jamais vus revenir. Par conséquent, s'ils ne sont pas stupides, ils doivent comprendre quel sort les attend à la foire. — Oh ! mon petit George, comme Dom Pourceau serait heureux, s'il savait que tu es son avocat, et comme les deux autres bêtes seraient malheureuses si elles t'entendaient plaider. Cependant réfléchis, George. Es-tu bien sûr qu'on va tuer le Mouton ? ne peut-on pas le vendre à un nouveau maître ? s'il vit, ne rendra-t-il plus aucun service à son possesseur ? — Si, monsieur, il donnera sa laine. — Et que penses-tu de la Chèvre ? —On va peut-être la vendre aussi, parce qu'elle peut donner du lait à son maître. — Et le Pourceau ? — Il est gros ; il doit mourir. — Eh bien, George ? — Maintenant je change d'opinion. — Quelle est ta nouvelle opinion ? — Je crois que le Pourceau a raison de crier, et que les deux autres ont raison de ne pas crier. — À la bonne heure, ami, les trois animaux seront contents de toi. Cependant tu n'es pas d'accord avec La Fontaine. — J'espère que si, monsieur. — Lis la morale de la fable, mon garçon, et tu verras que le poëte condamne Dom Porceau.

Dom Porceau devait mourir, mes enfants. Il fut malheureux de l'apprendre, car il aimait la vie. Mais que pouvait-il faire contre ce malheur

inévitable. La plainte, la peur, les cris ne devaient pas le sauver. Ne valait-il pas mieux qu'il imitât la conduite du Mouton, et de la Chèvre ? — Si, si, monsieur.

XXX.

LES OISEAUX DU CIEL.

Pour notre dernière leçon, je vous ai gardé une jolie petite poésie sur les oiseaux.

Que je voudrais comprendre,
  Oiseaux, vos chants si doux,
Et toujours les entendre !
  Oiseaux, que dites-vous ?

— Nous chantons le bocage,
  Et les monts, et les fleurs,
Et notre doux ramage
  Est l'écho de nos cœurs.

— Dites qui vous inspire,
  Habitants des buissons ?
D'où vient que tout respire
  La joie en vos chansons ?

— Sur la branche légère
Ne vois-tu pas les nids,
Où, gardés par leur mère,
S'endorment nos petits ?

— En jouant sous l'ombrage,
Hélas ! pauvres petits,
Les enfants du village
Vont découvrir vos nids.

— Oh ! pour nous point de crainte :
Vois ce feuillage épais,
Qui peut de leur atteinte
Préserver nos palais.

— Craignez, oiseaux volages,
Encor d'autres malheurs !
La faim, et les orages,
Et le plomb des chasseurs.

— Non, Dieu qui nous protège
Nous, ses petits oiseaux,
De la faim et du piége
Garde les passereaux.

Je voudrais aussi comprendre, monsieur, ce que disent les petits oiseaux : se comprennent-ils eux-mêmes, et disent-ils quelque chose ? — En doutes-tu, Marguerite ? Ils ne feraient pas tant de bruit pour ne rien dire. — Les moineaux se disent des méchancetés, je pense, quand ils se disputent dans le parc les miettes de pain qu'on leur jette. — C'est vrai, George. C'est que leur

estomac crie dans ces moments-là. Ils ont faim, ami, ils meurent de faim. Il fait froid, il gèle, la neige couvre la terre, et ils n'ont aucune espérance de trouver ailleurs leur pâture. Ils se disputent, ils se battent pour vivre. Ont-ils tort ? — Non : je ferais comme les moineaux pour défendre ma vie.

Mais n'as-tu pas vu, George, les petits oiseaux, ne les as-tu pas entendus, quand ils sont heureux ? Ils ont alors de douces paroles et se disent leur bonheur, leur amour, leurs espérances. — Oui, j'ai vu les moineaux et les gros rouges-gorges au printemps, sur le vert gazon, au milieu des marguerites blanches. — Quand ils ramassent le brin de paille qu'ils portent dans la petite maison ou sur la branche du gracieux érable ? — Oui, quand ils font leurs nids. — Se disputaient-ils ? — Oh ! que non ! Je ne sais ce que disaient les deux moineaux que j'ai vus hier, mais ils étaient pleins de joie, et ne cessaient pas un instant de pousser leurs petits cris. Il y en avait un sur l'herbe qui prenait dans son bec un brin de paille, ou une plume, ou un flocon de laine. — Et l'autre ? — Il était sur l'arbre à deux pas du nid, et quand son ami revenait, il rentrait avec lui dans la petite maison. Que disaient-ils tous deux, monsieur ? — Que sais-je, cher ami ! Excepté eux, Dieu seul peut le savoir. Bien

sûr, ils parlaient de leur nid, ils se disaient qu'ils s'aimaient, ils parlaient des œufs qu'ils mettront dans le nid la semaine prochaine, et de leurs enfants qui y naîtront et qui y grandiront ; et ils étaient d'accord pour faire le berceau bien chaud, bien doux. Leurs petites têtes étaient pleines de rêves enchanteurs, et ils se disaient tous leurs châteaux en Espagne. — Et quand les œufs seront au nid, la mère fera sa couvée, n'est-ce pas ? — Oui.

Ce seront les plus beaux jours, les grands jours d'ivresse. La mère couve alors tout le long du jour et toute la nuit, son âme exaltée par le spectacle que lui présente l'avenir. — Quel spectacle voit-elle dans l'avenir ? — L'entrée dans le monde de ses fils, leurs premiers cris, leur tendre appel à son cœur maternel, leur léger duvet, les cinq belles petites têtes qui bordent le nid de vie et de mouvement, et qui crient toutes ensemble : " Mère, bonne mère, donne-nous la becquée de ton bec et la chaleur de tes ailes." Et puis ne voit-elle pas les plumes qui poussent et vont vêtir ses enfants, les plus belles plumes que Dieu fît, car ses enfants seront les plus beaux des moineaux du parc et du canton. — Le père oiseau est heureux aussi, monsieur, quand les œufs sont au nid ? — Oui, mon amie, il est transporté de joie et il chante son bonheur.

Un de nos poëtes a compris ce qui dit le plus fameux des oiseaux, le sublime rossignol, quand les œufs sont au nid. — Que dit-il ?

Perché sur la branche, un peu au-dessus de son nid, il regarde avec bonheur son amie, et pensant à ses enfants qu'il verra voltiger le mois prochain et qu'il inspirera de son chant, il dit d'une voix céleste.

"Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie ;
Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants.
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, si jolis, si jolis
Petits enfants.

Mon amie,
Ma belle amie,
À l'amour,
À l'amour ils doivent la vie ;
À tes soins ils devront le jour.
Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie :
Auprès de toi veille l'amour,
L'amour,
Mon amour, ô ma belle amie.

Avez-vous entendu cette chanson du rossignol, monsieur ? — Oui, cher ami, mon souvenir est

plein de ses chansons. — Chante-t-il aussi le bocage, et les monts, et les fleurs ? — Il chante toute la belle nature que Dieu fit, il chante le silence du soir, et la douce lueur du jour qui vient. C'est l'oiseau des crépuscules. Le rossignol est l'artiste du bon Dieu, mes enfants. Il célèbre le Seigneur : quand il envoie de sa voix puissante ses cantiques au ciel, tous les petits oiseaux font silence pour l'écouter. — Le comprennent-ils ? — Je crois que oui, mes enfants : les oiseaux sont des artistes ; la poésie les émeut et réjouit leur heureuse existence.

Quand nous serons grands, nous irons en France et nous aurons le bonheur d'entendre chanter le rossignol. — Je vous souhaite ce plaisir. — Et nous irons dans les champs pour écouter l'autre musicien. — Quel musicien, Marguerite ? — Ne l'avez-vous pas entendu, monsieur ? maman l'a entendu : elle l'aime presque autant que le rossignol. J'ai oublié son nom ; c'est l'oiseau des grandes campagnes, il ne vit ni dans les bocages ni dans les prairies ; il cache son nid dans les grains, et il chante dans les airs ; il monte au ciel. Maman l'a vu monter au-dessus de sa tête en formant de petits cercles, et chantant toujours. — Oui, petite amie, c'est l'alouette : on ne sait pas jusqu'où elle monte ; pendant longtemps elle est dans l'azur, bien haut, bien

haut, invisible, célébrant le créateur du firmament et des blés verts, lui portant les actions de grâce de la terre, et sa voix retentit toujours dans nos oreilles, et puis elle redescend du ciel, chantant encore, chantant toujours. — Elle apporte les bénédictions du Seigneur ? — Oui, mon amie.

Mes chers enfants, nous avons fini nos leçons. Je vous dis au revoir. Je vous reverrai, j'espère, l'an prochain. Venez tous me donner vos bonnes petites mains, comme vous me les avez données le premier jour de cette année. Ne pleure pas, Marguerite : après les vacances nous continuerons nos chères leçons. — Je vous présente un bouquet, monsieur. — Merci, mon enfant : des boutons de rose, des héliotropes bleus, des œillets blancs, un œillet rouge, les plus belles fleurs de ton jardin. Merci, bons petits amis ! au revoir !

Cambridge: Imprimerie de Jean Wilson et Fils.